

Le FENNEC le PLUS MENTEUR du MONDE

Et encore plus d'histoires...



Richard Petitsigne

Illustré par Benoît Perroud

L'atelier du poisson soluble

COLLECTION EN QUEUE-DE-POISSON

LA SORCIÈRE LA PLUS COQUETTE DU MONDE !	7
LE FANTÔME LE PLUS PEUREUX DU MONDE !	17
L'ENFANT LE PLUS ENNUYEUX DU MONDE !	29
LE FENNEC LE PLUS MENTEUR DU MONDE !	41
LE RAT LE PLUS FARCEUR DU MONDE !	53
LE HORS-LA-LOI LE PLUS FÉROCE DU MONDE !	61
LE TROLL LE PLUS CRÉTIN DU MONDE !	73
LE RATON LAVEUR LE PLUS PROPRE DU MONDE !	83
LE SQUELETTE LE PLUS JOUEUR DU MONDE !	93
LE PAPARAZZI LE PLUS MAUVAIS DU MONDE !	103
LA PRINCESSE LA PLUS BAVARDE DU MONDE !	111

Collection
En queue-de-poisson :

Ogrus
Histoires à digérer
de Grégoire Kocjan
illustré par Pauline Cornis

***Les méchantes reines
étaient-elles de gentilles
princesses ?***
de Grégoire Kocjan
illustré par Léo Méar

***Le Génie de l'aubergine
et autres contes loufoques***
de Pierre Cormon
illustré par Claire Gourdin

***Les Mémoires de Satan
Nouveaux contes loufoques***
de Pierre Cormon
illustré par Claire Gourdin

***Le Zutécrotte
& autres monstres des cités
hachélaïmes***
de Philippe Barbeau
illustré par Émilie Harel

Dans l'oreille du géant
de Roland Nadaus
illustré par Clotilde Perrin

***Les Moutons écossais
ne cassent pas des briques***
de Philippe Fournier & Owen Dowling
illustré par Tatjana Mai-Wyss

***Les Celtes ne mettent
pas de chaussettes
le dimanche***
de Philippe Fournier
& Sébastien Heurtel
illustré par Nicolas Duffaut

***Neandertal
et des poussières***
de Yann Fastier
illustré par Morvandiau

LE FENNEC
LE PLUS
MENTEUR
DU MONDE !
Et encore plus
d'histoires...



À ma famille,
Béatrice,
Martin et Coline,
mes enfants devenus grands...

R.P.

Pour A. et S.

B.P.

LE FENNEC LE PLUS MENTEUR DU MONDE !

Et encore plus
d'histoires...

Richard Petitsigne

Illustré par Benoît Perroud

L'atelier du poisson soluble
35, boulevard Carnot
43000 Le Puy-en-Velay
www.poissonsoluble.com

Impression-reliure :
PB Tisk (République tchèque)

Corrections : Vanina Marchetti

ISBN : 978-2-35871-105-0
Dépôt légal : mai 2017

LA SORCIÈRE LA PLUS COQUETTE DU MONDE !

Cette curieuse histoire se passe dans une forêt. Dans cette forêt, on trouve une clairière. Dans cette clairière se dresse une petite maison. Et dans cette maison vit une sorcière du nom de Raimunda.

Raimunda est ce que l'on peut appeler un archétype de sorcière, la sorcière qui ressemble le plus à l'idée qu'on se fait d'une sorcière.

Sous un chapeau noir et pointu, elle a de longs cheveux filasse qui ressemblent à un fagot de paille ayant trempé trop longtemps dans une bassine de boue.

Ses yeux sont petits et son regard, perçant. Quand elle vous regarde, on a toujours l'impression qu'elle vous voit à l'intérieur ; c'est un peu désagréable...

Son nez... Ah, son nez ! Son nez est tordu et crochu. Oui, on peut avoir, à la fois, un nez tordu et crochu. Il est tordu au milieu et crochu au bout, ce qui fait penser inmanquablement à un boomerang de Papouasie.

Sur ce nez trône une pustule poilue, un poireau monstrueux qui pourrait être très utile à la fabrication d'un pot-au-feu.

Descendons un peu et présentons la bouche, qui a ceci de particulier qu'elle n'a rien de particulier. Elle ressemble à toutes les bouches du monde...

Ce qui n'est pas le cas des dents. En effet, les dents de Raimunda sont très pointues et peu nombreuses. Je ne les ai jamais comptées mais, à mon avis, il ne doit pas y en avoir plus de douze... peut-être treize.

En tout cas, ce que je peux vous assurer, c'est qu'elles sont jaunes avec des reflets beige foncé, surtout après les repas.



Quand on cherche dans un dictionnaire, on découvre que son menton est prognathe, mot un peu compliqué. Quand on discute avec un marin en escale dans un quartier mal famé d'Amsterdam, on apprend que son menton est en galoche, mot un peu familier. Quand on la regarde, on voit juste que son menton est très long et très pointu. Ce qui crée une symétrie charmante avec son chapeau, sauf quand elle l'enlève... Son chapeau, pas son menton !

Son corps, ses jambes et ses bras sont normaux. C'est du moins ce que l'on imagine car elle porte toujours une grosse tunique en laine noire à manches longues qui lui recouvre les chevilles. Du coup, personne n'a jamais vu ce qu'il y a en dessous, et comme elle n'aime pas se baigner...

Ses mains sont fines et noueuses et portent, au bout de chaque doigt, des ongles interminables et si solides qu'ils peuvent, paraît-il, décapsuler une bouteille de soda.

Ses pieds sont larges et plats, engoncés dans des chaussures qui devaient être à la mode lors de la bataille de Marignan en 1515.

La description de Raimunda étant terminée, je vais pouvoir maintenant vous raconter son histoire.

Ah, j'oublie un détail important ! Raimunda est sans aucun doute la sorcière la plus coquette du monde ! Vous allez comprendre...

Ce matin-là, Raimunda était d'excellente humeur. Elle était invitée au bal des vampires organisé par le célèbre Vladus, lui-même vampire bien connu pour avoir inventé la moutarde

au sang de boulanger. S'étant levée très tôt, notre sorcière se tenait assise devant son miroir et se préparait pour cet événement. Elle brossait ses cheveux avec un ustensile assez original : un oursin accroché à une fourchette. Selon Raimunda, seules les aiguilles d'oursins étaient assez fines pour démêler sa tignasse.

Ce premier travail effectué, elle attaqua le nez et la mise en valeur de son gros bouton. Elle l'aimait beaucoup, sa pustule, et ne manquait jamais de la couvrir de couleurs des plus chatoyantes. Ce soir-là, elle opta pour un camaïeu de violette et de rose. En guise de rouge à lèvres, une préparation de son cru à base de betterave fit l'affaire. Quelques traces de fard à paupières bleu ciel, du rimmel fabriqué avec de l'encre de seiche et un fond de teint censé atténuer la taille de son menton, elle était maintenant fin prête pour cette soirée qui s'annonçait inoubliable. En effet, Raimunda était secrètement amoureuse du fameux Vladus et elle envisageait sérieusement de lui ouvrir son cœur.

Elle prit sa cape des grandes occasions, ferma la porte de sa maison et marcha d'un bon pas vers le château de Vladus.

En chemin, elle croisa Pierrot, le gnome, qui était aussi laid qu'il était petit. Et il était très petit...

– Raimunda, où vas-tu comme ça, si joliment maquillée ? lui cria Pierrot.

– Je suis invitée au bal des vampires, répondit-elle en ne freinant pas sa course.

La sorcière s'éloigna rapidement et n'entendit pas le gentil compliment sur sa beauté chuchoté par le gnome.

Arrivée au château, elle se mêla aux autres invités, vampires, squelettes, fantômes et loups-garous et, peu à peu, s'approcha du sémillant Vladus. Il était en grande discussion avec le comte Drukal, personnage éminent du pays et président de l'AVA (Amicale des vampires asthmatiques).

– Quelle merveilleuse soirée, mon cher Vladus, dit le comte Drukal. Alors, toujours célibataire ? Permettez-moi de vous présenter ma cousine Irma, qui se sent très seule, elle aussi.

– Elle est ravissante, admit Vladus. Dommage qu'elle soit défigurée par ce gros bouton sur le nez !

Enfin, la conversation tourna court, le comte partit furieux en tirant par le bras la pauvre Irma qui pleurait à chaudes larmes. Raimunda n'avait pas perdu un mot de cet échange et prit la décision qui s'imposait : retour à la maison pour faire disparaître le sien, de bouton. Sans cela, elle n'avait aucune chance de plaire à l'élégant Vladus.

À grandes enjambées, elle retourna chez elle et saisit, sur une étagère poussiéreuse, son fidèle grimoire : *Petits arrangements avec votre physique*. Elle chercha fébrilement la page qui donnait la solution pour éradiquer les poireaux et autres boutons. Elle ne fut pas surprise d'apprendre que l'ingrédient principal pour une telle potion était un désherbant bio. La préparation achevée, elle la versa sur sa pustule, qui fut comme grignotée, ne laissant qu'un petit cratère presque invisible et une odeur de boudin blanc grillé.

Satisfaite de son nouveau visage, Raimunda reprit le chemin du château et ne tarda pas à

se retrouver non loin de son cher Vladus. Il était, cette fois-ci, fort occupé à expliquer à un squelette que seules les femmes avec des cheveux lisses et soyeux trouvaient grâce à ses yeux. Devant la mine déconfite du squelette, la sorcière pensa qu'il devait s'agir d'un squelette de femme. Cela dit, on a toujours du mal à les reconnaître, ils se ressemblent tous, les squelettes, comme les melons ou les écureuils. Cela prouvait que le charme de Vladus opérait dans toutes les couches de la population de ce pays. Cependant, ça n'arrangeait pas les affaires de notre sorcière, la touffe de poils hirsutes et boueux trônant sur sa tête ne correspondant pas aux canons de beauté de l'homme qu'elle aimait.

Donc, retour à la maison et opération sauvetage capillaire...

Raimunda consulta une nouvelle fois son précieux grimoire et trouva la solution à son problème à la page 122 :

Vos cheveux ont la douceur du granit et la forme de l'explosion d'une fusée de feu d'artifice ? Préparez une émulsion de graisse de mouton tiède et de salive d'un casoar âgé de trois ans. Laissez reposer dix minutes puis versez sur votre tête. Un coup de peigne et le tour est joué !

Notre amie suivit à la lettre cette surprenante recette et admira bientôt sa belle chevelure lisse et soyeuse, exigée par l'homme de sa vie.

Pleine d'espoir, elle reprit illico la route du bal des vampires et se posta, encore une fois, tout à côté de Vladus, attendant l'occasion de lui dévoiler ses sentiments. Le vampire dialoguait avec Lupus, le chef de meute des loups-garous,

créature repoussante couverte d'un mélange dégoûtant de poils et de bave.

– Alors, mon bon Vladus, parlez-moi donc de votre idéal féminin ! lança Lupus.

– Cher ami, selon moi, une femme doit être fine, avec de longs cheveux soyeux et blonds ! De belles proportions, un nez menu, une jolie bouche et une dentition parfaite, un menton petit et des ongles parfaitement manucurés !

– Tout sauf une sorcière, alors ?

– Vous avez raison ! Tout sauf une sorcière...

À ces mots, le cœur de notre pauvre Raimunda saigna et une profonde tristesse l'envahit. Regardant son vampire s'éloigner en riant, elle comprit que c'en était fini de ses rêves de mariage avec le beau Vladus. Elle était une sorcière, rien qu'une sorcière avec un physique de sorcière et, malgré tous les artifices qu'elle pourrait utiliser, cela ne changerait rien aux yeux de certains.

À cet instant, elle prit la ferme décision de ne plus jamais être la sorcière la plus coquette du monde...

D'un pas lent et mécanique, Raimunda rentra chez elle, le cœur encore lourd de cette histoire d'amour avortée, quand elle tomba face à face avec Pierrot, le gnome petit et laid.

– Raimunda, quelle triste figure ! Que t'arrive-t-il ? demanda le petit bonhomme.

– Rien de grave, Pierrot, j'ai juste voulu être quelqu'un d'autre et j'ai échoué.

– Je te crois ! Ta nouvelle coupe de cheveux est ratée et ta pustule me manque !

– Que dis-tu, gnome ?

– Que tes efforts pour cacher la sorcière qui est en toi n'ont fait que t'enlaidir. Tu as fait tout ça pour rien. Moi, je t'aime comme tu es, hideuse et toute de noir vêtue.

Un drôle de sentiment parcourut l'échine de notre sorcière, un sentiment inconnu jusqu'alors, que les mots de Pierrot avaient allumé comme un feu de forêt : la colère !

– Qui es-tu pour me parler sur ce ton, demi-portion ? hurla-t-elle.

Elle attrapa le gnome par le fond du pantalon et l'emporta aussitôt dans sa maison. Le pauvre petit bonhomme avait beau se débattre, la colère de Raimunda était si terrible que rien ne pouvait l'arrêter. Dans sa cuisine, elle prépara un rôti de gnome accompagné d'une fricadelle de petits légumes de saison et, en dessert, un tiramisu aux yeux de Pierrot. Elle fit, cette nuit-là, le plus beau repas de sa vie.

Depuis ce jour, Raimunda a jeté à la poubelle tous ses produits de beauté et de maquillage, et ses cheveux ont retrouvé leur laideur d'antan. Seule sa pustule n'a pas encore repoussé...

Mais, cela ne l'empêche pas de s'autoproclamer :

LA SORCIÈRE LA PLUS CRUELLE
DU MONDE !

Vladus peut trembler dans ses mocassins...

LE FANTÔME LE PLUS PEUREUX DU MONDE !

1 – La réunion

– Je déclare ouverte la 2 307^e réunion annuelle des fantômes de notre chère Écosse !

Des applaudissements nourris saluèrent l'annonce du président de l'assemblée, le vénérable Douglas McFaden, très ancien fantôme du château du même nom, situé au bord d'un loch non loin d'Inverness. Des dizaines d'autres fantômes étaient assis autour d'une grande table ovale en bois précieux. Il y en avait des vieux, des jeunes (sachant que les jeunes fantômes sont déjà vieux), des grands, des petits, des gros, des maigres...

Certains avaient le drap d'un blanc immaculé, d'autres d'un blanc douteux comme s'ils avaient pris un bain avec des chaussettes noires.

Angus McAdam, d'un manoir des Highlands, avait le drap troué de partout, tenue négligée signe d'une déprime passagère.

Le tissu de Jack McDonald était maculé de taches de friture et de ketchup, quand celui de Seamus McIntosh sentait bizarrement la pomme !

Billy McAuley, avare au pays des avares, portait un drap rapiécé, couvert de rustines de tissus multicolores.

Tous étaient là pour avoir des nouvelles de leur congrégation ainsi que pour discuter des problèmes actuels et des projets à venir.

Le président ne tarda pas à donner la parole au trésorier du groupe, fantôme réputé de la Banque d'Écosse, le très réfléchi Malcolm McGrath :

– Chers confrères, le rapport financier de l'année est très positif. Nos comptes sont dans le vert et nous venons de signer un accord avec la lessive « Fantomex » qui nous assure la propriété de nos draps pour les quatre prochaines années !

Des murmures de contentement parcoururent l'assemblée. Pendant plus de quatre heures, les bilans s'enchaînèrent, les bonnes nouvelles tombèrent les unes après les autres et les sourires irradièrent les visages des fantômes.

Même la tentative du très conservateur Jimmy McMoody, fantôme sénile du plus vieux château d'Edimbourg, exigeant le retour immédiat du boulet de métal fixé au drap, ne suscita que rires, quolibets et moqueries. Les participants étaient tous d'excellente humeur et rien ne pourrait gâcher le plaisir de ces retrouvailles.

Jusqu'au petit grain de sable...

La réunion touchait à sa fin quand une voix nasillarde s'éleva et plongea les fantômes dans le doute :

– Tout ça est bien joli, mes cocos. Je suis ravi d'apprendre que nous sommes pleins aux as et que nos frusques vont rester blanches comme des fesses de laitier. Mais, je vais me permettre de casser l'ambiance !

Cette voix était celle de Peter McDermott, fantôme des vieilles halles de Glasgow. Il fréquentait un faubourg très populaire et parlait un langage de charretier malpoli.

– Eh oui, les potes ! J'ai l'impression que vous n'avez pas entendu jacter du dénommé Darren McDuff, d'un bled paumé près d'Aberdeen.

– En effet, répondit calmement l'ancêtre McFaden, mais vous allez éclairer notre lanterne, mon cher Peter.

– Pour sûr, Doug ! C'est simple, ce McDuff vient d'arriver dans le métier et le zig a un gros défaut : il a peur ! Il a les chocottes pour un rien, c'est dangereux !

– Peux-tu développer un peu tes propos ? demanda McDonald en retirant une feuille de salade qui trônait sur son épaule.

– Je l'ai vu de mes yeux. Ce fantôme d'opérette a peur du noir !

– C'est embêtant, approuvèrent tous les autres.

– En plus, insista Peter, il a le vertige !

– Très embêtant...

– Et le pire, c'est qu'il a la frousse des coccinelles !

– Des coccinelles ?

Ce dernier argument résonna longtemps dans la grande salle. L'heure était grave, la

communauté des fantômes était en danger. La peur n'était pas envisageable, elle était interdite. Toute la vie des fantômes se basait sur le fait de transmettre la peur aux habitants ou aux touristes et non pas de la ressentir. Il fallait donc intervenir sans tarder sinon le risque était trop grand de voir leur image se détériorer et leur crédibilité s'effriter. Il fallait sauver le fantôme McDuff ! Un lourd silence plana autour de la table, signe de l'intense réflexion des créatures drapées. Soudain, la voix de Steven McGoofy mit un terme à ce pénible moment. C'était un fantôme de la haute société écossaise, toujours tiré à quatre épingles et œuvrant dans le château de Balmoral, résidence d'été de la reine d'Angleterre.

– Je connais une entreprise qui organise des stages de remise à niveau pour les créatures des mondes fantastiques. C'est peut-être la solution ?

– Nous n'avons pas le choix, estima le président McFaden, il faut régler cela au plus vite. Steven, vous avez carte blanche ! La réunion est close, allons déjeuner...

Tous les fantômes se levèrent et se dirigèrent vers l'immense salle à manger. Sur un buffet se trouvaient disposées une quantité astronomique de victuailles et de boissons. La situation était grave mais n'allait quand même pas leur couper l'appétit...

2 – Le stage

Dix jours plus tard, Steven McGoofy sonna à la porte d'une sombre bâtisse, nichée au flanc d'une falaise et entourée de landes de chardons et de tourbe. Il était accompagné par le fameux Darren McDuff, fantôme peureux et responsa-

ble de cet état de crise. Ce McDuff ressemblait à tous les fantômes, à ceci près qu'on pouvait discerner dans ses yeux un inhabituel fond de panique. La porte s'ouvrit sur un petit bonhomme roux et replet, vêtu d'un kilt aux couleurs bleue et verte de l'ancestral clan Campbell.

– Entrez et soyez les bienvenus, commença-t-il, vous venez pour le stage, je suppose ?

Il n'attendit pas la réponse des deux fantômes et les invita à s'asseoir dans des fauteuils moelleux pour prendre le thé.

– Je m'appelle Dylan Campbell, du clan du même nom. Je suis l'animateur de ces stages de remise à niveau et, rassurez-vous, je n'ai connu aucun échec ! J'ai, par exemple, redonné le goût de la viande à un ogre qui ne se nourrissait plus que de nougat de Montélimar.

– Oh ! s'exclama McGoofy.

– J'ai remis dans le droit chemin un enchanteur qui formait une armée de hannetons pour devenir le maître du monde.

– Ah !

– J'ai dissuadé un dragon de s'inscrire au concours d'entrée de l'École nationale des pompiers.

– Eh !

– Donc, croyez-moi, je peux m'occuper d'un fantôme qui a peur des coccinelles ! En trois jours, c'est réglé !

L'enthousiasme et l'assurance de Dylan Campbell finirent de convaincre Steven McGoofy. Le visage du futur stagiaire n'exprimait absolument rien, à part peut-être une bonne trouille.

*Jour 1**Compte-rendu de Dylan Campbell**Premier jour du dénommé Darren McDuff, fantôme peureux.*

Échec sur toute la ligne. Le travail va être plus compliqué que prévu. Pour le test initial, j'ai emmené le stagiaire dans la cave de la maison et je lui ai demandé d'aller me chercher une bouteille de whisky. J'ai insisté sur le fait qu'il devait faire abstraction des rats, des souris, des toiles d'araignées et tenter de braver sa peur. Ça n'a pas marché ! Quand j'ai lancé le signal du début du test, le fantôme est parti en courant, drap à terre, dans la direction opposée. Je ne l'ai revu que le soir, après une longue journée de recherches avec son collègue. Il était perché en haut d'un arbre et tremblait comme une gelée anglaise à la fraise.

Espérons que la seconde journée sera plus efficace. Un détail : je n'ai pas encore entendu le son de sa voix. C'est un drôle de cas...

Le soir au repas, alors que Darren reprenait ses esprits dans sa chambre, Dylan Campbell aborda le sujet avec McGoofy.

– Ne trouvez-vous pas étrange le mutisme du stagiaire ? demanda Campbell.

– Certes ! Maintenant que vous en parlez, je m'aperçois que Darren n'a jamais répondu à mes questions. Cependant, il n'est pas muet car j'entends des espèces de borborygmes quand il opine à mes décisions.

– Mais comment avez-vous appris son nom ?

– Il y a une étiquette brodée sur le drap avec Darren McDuff écrit dessus !

– Hum... C'est quand même très bizarre...

*Jour 2**Compte-rendu de Dylan Campbell**Deuxième jour du dénommé Darren McDuff, fantôme peureux.*

Le fiasco continue... J'ai tenté de tirer les vers du nez du petit fantôme pendant plus de deux heures : sans succès. Il persiste à ne répondre que par des signes de tête et des sons diffus. On dirait un débile léger. Ensuite, je l'ai traîné de force dans une grotte seulement éclairée par quelques chandelles. Je voulais qu'il essaye de nouveau de passer au-dessus de ses peurs et qu'il caresse une chauve-souris. Après à peine dix mètres, dès que j'ai eu le dos tourné, il a creusé un trou en cinq secondes pour y enfouir sa tête, comme une autruche épouvantée. Je l'ai remorqué par le drap jusqu'à la maison, laissant derrière nous un sillon large comme la queue du monstre du Loch Ness !

Le soir au repas, tandis que Darren McDuff soignait son visage couvert d'ecchymoses, l'animateur et l'autre fantôme débattaient de la situation et tentaient de trouver une explication au comportement du stagiaire.

– C'est la première fois que je rencontre un patient comme celui-ci, commença Campbell. Il ne suit pas le stage, il le subit.

– La dernière journée sera décisive, tenta de se convaincre McGoofy.

– Possible... Mais je persiste à penser que ce jeune fantôme ne souhaite pas vraiment évacuer sa peur.

– Ce serait une catastrophe !

*Jour 3**Compte-rendu de Dylan Campbell**Troisième et dernier jour du dénommé Darren McDuff, fantôme peureux.*

J'ai emmené le jeune fantôme se promener en forêt. Pendant plusieurs kilomètres, je lui ai parlé de nos peurs, j'ai argumenté sur nos craintes, j'ai soliloqué à propos de nos terreurs. Puis, sans prévenir, j'ai sorti une coccinelle et l'ai montrée à Darren. Il s'est évanoui dans l'instant, chutant lourdement sur le sol, comme un bûcheron après vingt pintes de bière !

Le fantôme a repris peu à peu ses esprits et je l'ai ramené à la maison. Les deux fantômes m'ont salué, l'air résigné, puis ils ont pris le chemin du retour.

Le constat est simple : j'ai échoué...

Steven et Darren marchaient côte à côte dans un silence pesant. Apeuré, le plus jeune jetait des coups d'œil furtifs vers son aîné qui ressassait de sombres pensées. Comment allait-il annoncer cette terrible nouvelle au conseil des fantômes et assumer son propre échec ? Leur avenir était clairement menacé.

Soudain, McGoofy marcha involontairement sur un bout du drap de Darren et là, quelque chose d'insensé se déroula devant ses yeux : le drap resta sur le sol et découvrit alors un enfant ! Un petit garçon d'une dizaine d'années, pétrifié et blanc comme un linge javellisé.



– Mais qui es-tu, toi ? interrogea McGoofy.

– Ben... Darren McDuff, répondit l'enfant en tremblant.

– Tu es autant un fantôme que moi une cornemuse, c'est ça ?

– Euh...

– J'attends des explications !

Après des jours sans prononcer un seul mot, la parole de Darren se délia et un flot continu de phrases, un raz de marée d'expressions inondèrent Steven McGoofy. Il apprit toute l'histoire de Darren, les déguisements de fantômes avec ses copains et le jeu de cache-cache dans le grenier de la maison familiale, la cachette introuvable, l'enfant qui s'endort et se retrouve nez à nez, en pleine nuit, avec un vrai fantôme, la peur qui le paralyse et l'empêche de parler, la méprise du fantôme qui l'emmène avec lui, la crainte du noir, la frousse du vide, la trouille des autres spectres, le rapport au conseil et le stage de remise à niveau.

Le môme a tout raconté, reprenant à peine sa respiration comme si sa vie en dépendait. McGoofy a écouté patiemment et toute l'histoire s'est éclairée. Quand Darren a achevé son récit, il a regardé les yeux de Steven. On pouvait y voir un brin de compassion et un éclair d'amusement.

– En route, jeune McDuff, dit-il, je te ramène chez toi...

Ils ont donc repris leur chemin. La démarche de Darren semblait plus légère, tandis que McGoofy pouffait régulièrement dans son drap.

Épilogue

Darren McDuff a rejoint ses parents. Les retrouvailles ont été émouvantes et les larmes ont coulé à flots. L'enfant a repris le chemin de l'école et envisage sérieusement une carrière de raconteur d'histoires de fantômes. Étonnant...

L'annonce de l'heureuse fin de cette aventure, effectuée en grande pompe par Steven McGoofy lors d'une réunion extraordinaire du conseil, a soulagé les fantômes. Ils ont fêté ça en reprenant trois fois de la panse de brebis farcie.

Suite à son échec et ignorant tout du dénouement, Dylan Campbell a fermé ses stages de remise à niveau. Il s'est reconverti dans le football, au poste de milieu de terrain, sous le maillot bleu des Glasgow Rangers... À moins que ce ne soit le vert et blanc rayé du Celtic ? Un doute subsiste...

En tout cas, tout est bien qui finit bien !

Note de l'auteur : À la place des parents McDuff, je me méfierais quand même d'un enfant qui a peur des coccinelles...

L'ENFANT LE PLUS ENNUYEUX DU MONDE !

Cette nuit-là, Eusèbe Mirepoix, neuf ans, se réveilla avec la sensation d'une présence dans sa chambre. Il se frotta les yeux et vit un homme, bizarrement habillé, assis sur la chaise de son bureau. L'homme le regardait fixement, avec un petit sourire aux lèvres.

– Qui êtes-vous ? demanda l'enfant.

– N'aie pas peur, je ne te veux aucun mal.

– Je n'ai pas peur, je veux juste savoir qui vous êtes.

– Mon nom est Bartholomew De Fonseca et je suis régisseur d'imaginaire.

– ...

– Étrange, n'est-ce pas ? Mais avant de t'apprendre la raison de ma présence ici, je vais d'abord te parler de toi, car je te connais très bien, Eusèbe Mirepoix !

Sur ce, l'homme se leva et Eusèbe put enfin découvrir son costume : grande veste bleu de Prusse à boutons dorés, col en fourrure et épaulettes argentées, pantalon rouge, chaussures noires et brillantes, chemise à jabot, petit gilet finement brodé. Il portait également un monocle et un chapeau fatigué. Eusèbe trouva cet accoutrement ridicule et ne se gêna pas pour le dire :

– C'est carnaval dans votre pays ?

– Cessez vos sarcasmes, monsieur Mirepoix ! Et laisse-moi commencer mon histoire... ton histoire ! Tu t'appelles donc Eusèbe Mirepoix. Tu n'aimes pas ce prénom qui est toujours donné au troisième garçon de la famille depuis huit générations, en souvenir d'Eusèbe Balthazar Mirepoix, général d'un régiment de hussards, mort au combat à Waterloo.

– Comment savez-vous tout ça ?

– J'ai mené mon enquête, mon garçon. Je suis un professionnel ! Bien, continuons. Il n'y a pas que ton prénom que tu n'aimes pas : tu as également les histoires en horreur, les livres te tombent des mains, les contes t'ennuient, le théâtre te laisse de marbre, les films te plongent dans un profond sommeil et, pire que tout, les rêves n'entrent pas dans ta chambre ! À l'école, tu es très bon en mathématiques et mauvais en français. Et en rédaction, excuse-moi par avance de ma trivialité, tu es une bille ! Bref, ton imagination est inférieure ou égale à zéro !

– Et c'est grave ?

– Enquiquinant... surtout à ton âge ! Mais, rassure-toi, je suis là pour te sortir de ce marasme. Je te rappelle que je suis régisseur d'imaginaire !

– C'est un métier ?

– C'est plus qu'un métier, c'est une passion, une mission ! Je vais te montrer le monde sous un jour différent, comme tout enfant de neuf ans devrait le voir.

– On peut savoir qui vous envoie ?

– Ta tante Odette.

– Pardon ?

– Tu as bien une tata Odette ?

– Oui.

– Eh bien, c'est elle qui m'a demandé de te sauver, de réveiller ton imagination. Elle est très inquiète, tu sais.

– Ah ?

– Oui ! Trêve de bavardages et en route pour cette aventure périlleuse : LE RÉVEIL DE L'ENFANT LE PLUS ENNUYEUX DU MONDE !

– Ce n'est pas très gentil ce que vous dites...

– En effet, mais demain matin tu me remercieras !

– Et on va où ?

– Dans la salle de bains !

Aussitôt, Bartholomew De Fonseca prit Eusèbe par le bras et l'entraîna dans la pièce d'eau de la maison.

– Mon garçon, avant d’entrer, il faut te préparer ! Fais le vide dans ta tête, sois silencieux car toute la maisonnée dort et ouvre bien tes yeux... Tu es prêt ?

– Je... je crois...

– Bien, alors vas-y, entre ! TADADAM TATA TADAM TATATAM ! (*Note de l’auteur aux adultes aventureux qui auraient l’idée saugrenue de lire ce texte à voix haute : Vous devez chanter cette formule sur l’air de We Are the Champions de Queen. Oui, je sais, c’est moche.*) Alors, que vois-tu, jeune homme ?

– Ben, une salle de bains...

– C’est tout ?

– Euh, oui... avec un lavabo.

– Allons, fais un petit effort, laisse aller ton imagination. Regarde cette belle mosaïque sur le mur, ne t’évoque-t-elle pas la décoration du somptueux palais du roi du royaume de l’Atlantide ?

– Pas vraiment...

– Et la baignoire ?

– La baignoire ?

– Oui, la baignoire ! Que fais-tu dans une baignoire ?

– Je me lave...

– Eh bien, moi, je rêve, je joue, j’invente. Quand je prends un bain, cette baignoire devient un sous-marin. C’est le Nautilus du capitaine Nemo ! Je navigue au fond des océans, je croise des poissons multicolores et je découvre des terres inexplorées ! Ce flexible de douche,

très quelconque, devient un serpent de mer ou le monstre du Loch Ness et ce jouet rose fluo se transforme en calamar géant !

– C’est le piou-piou de ma petite sœur.

– Jamais de la vie ! C’est un monstre marin aux tentacules gigantesques ! Je l’affronte à mains nues et ma vie ne tient plus qu’à un fil ! Tu comprends ?

– Non.

– ... Bon, ce premier exemple était peut-être un tantinet trop ambitieux. Je pense qu’il faut reprendre les bases. Suis-moi, nous allons dans le grenier !

De Fonseca agrippa une nouvelle fois Eusèbe et ils montèrent tous les deux dans les combles de la maison. Le régisseur d’imaginaire était toujours d’humeur guillerette, Eusèbe Mirepoix montrait déjà les signes d’un ennui profond.

– Attention, Eusèbe : préparation, vide dans la tête et yeux ouverts !

– Oui, oui, souffla l’enfant.

– En avant ! TADADAM TATAM TAGADA TAMTAM ! (*NDLA : Amis adultes, celle-ci doit être chantée sur l’air de Vanina, de Dave. Ce n’est qu’une proposition, bien sûr !*) Eusèbe, que vois-tu ?

– Un grenier.

– Mais encore ?

– Un vieux grenier...

– Dis-m’en un peu plus !

– Un vieux grenier qui pue le vieux grenier.

– Par les poils de la Pintade sacrée, concentre-toi un peu, mon garçon. Non, ce n'est pas un grenier, c'est l'amiral Benbow, la vieille auberge de Jim Hawkins, le héros de *L'Île au trésor*. Il y a de la poussière, des toiles d'araignées, de sombres recoins, et ce coffre !

– C'est la caisse des décorations de Noël.

– Non, c'est le coffre qui renferme la carte du capitaine Flint ! La précieuse carte qui mène à son fabuleux trésor. Des montagnes de pièces d'or, de doublons et de lingots, le fameux butin du plus terrible des pirates ! Et regarde cette embarcation !

– C'est le bateau gonflable que mon frère a gagné au tir au pigeon à la fête foraine.

– Mais non, malheureux, c'est le fier navire qui va t'emmener à cette chasse au trésor, qui va braver les tempêtes des mers du Sud et repousser les abordages de flibustiers sanguinaires !

– Si vous le dites...

– Tu en doutes ?

– Ben, à mon avis, un seul coup de cutter et le bateau éclate...

– Tu résistes, Eusèbe. Tu refuses de te laisser porter par ton imagination. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot, foi de Bartholomew De Fonseca. En route, moussaillon !

– Où va-t-on maintenant ?

– Dans le jardin !

Légalement irrité, le régisseur d'imaginaire saisit Eusèbe par le col de son pyjama et le tira sans ménagement vers le jardin de la famille Mirepoix.

– Nouvelle expérience, mon jeune ami ! Préparation, vide dans tête et yeux grands ouverts ! TADATAM PADAM TAPADAM ! (*NDLA : Là, vous avez le choix pour la mélodie entre l'hymne anglais God Save the Queen et L'Aigle noir de Barbara. Ne me remerciez pas.*) Maintenant, suis-moi, Eusèbe...

De Fonseca se courba et se mit à arpenter, l'œil aux aguets, les allées très bien entretenues du jardin et à slalomer entre les massifs de fleurs. L'enfant le suivait mollement, l'air absent.

– Nous ne sommes plus dans ton jardin, mon garçon, nous pénétrons dans la forêt amazonienne, entourés d'arbres si hauts et si touffus qu'il est impossible d'en voir la cime. Écoute ces cris : c'est la parade nuptiale des lémuriers !

– Il n'y a pas de lémuriers en Amazonie. On les trouve à Madagascar.

– C'est un détail... Et ces fleurs géantes ! Il ne faut en aucun cas s'en approcher, elles sont carnivores et t'avalent un bras en quelques secondes. Et là-bas, ce fauve roux qui guette sa proie...

– C'est Bébert, le chat des voisins.

– Non, c'est un puma affamé et je plains la créature qui va tomber entre ses griffes acérées.

– Pff... Il est tellement gros qu'il n'arrive même pas à attraper une souris centenaire.

– Silence ! Et ce bassin, ce fleuve devrais-je dire ! Dans cette eau fangeuse se prélassent des caïmans dodus et des milliers de piranhas. Tiens-toi sur tes gardes !

– Je ne vois que Bubulle, notre poisson rouge.

– Eusèbe Mirepoix, tu commences à me fatiguer ! Tu ne vois rien, tu n'imagines rien, tu restes aveugle à toute rêverie.

– Je n'y suis pour rien, moi. Je suis né comme ça.

– Mais que veux-tu donc faire plus tard dans la vie ?

– Banquier.

– Gulp ! (NDLA : Pour ce son, toujours dans le cas d'une lecture à voix haute, veuillez imiter le bruit d'un pécari avalant un tube de dentifrice.)

Le régisseur d'imaginaire et l'enfant sans imagination se regardèrent de longues minutes. Bartholomew De Fonseca se disait en lui-même que ce gamin était décidément bien mal embarqué dans sa vie. Eusèbe, de son côté, était décontenancé devant l'air contrit du bonhomme au costume ridicule. Puis, Bartholomew finit par rompre le silence :

– Bon, je suppose qu'il est inutile de t'emmener dans la cuisine ?

– La cuisine ?

– Cette formidable base spatiale avec ces robots-réfrigérateurs et ce grille-pain lanceur de soucoupes volantes ?

– Euh...

– Je vois. Idem pour la cave ? Cette grotte préhistorique aux murs couverts de peintures rupestres, peuplée d'hommes de Cro-Magnon et encerclée par des tigres à dents de sabre !



– Non...

– Bien ! Eusèbe, je crois que nos chemins se séparent ici. Je ne peux rien faire pour toi, mes talents sont insuffisants. Je vais faire mon rapport à tata Odette et lui rendre son argent.

– Je vais voir avec elle ce qu'elle compte en faire. Je connais un placement sans risque à 4 %.

– Ton avenir est tout tracé, mon garçon ! Adieu, Eusèbe Mirepoix !

– Au revoir, monsieur.

Ils se serrèrent la main maladroitement et De Fonseca s'esquiva sans bruit. Eusèbe regagna son lit et se rendormit tranquillement.

Les années passèrent...

Bartholomew De Fonseca se consola très vite de son échec avec un autre garçon qui était programmé pour reprendre la charge d'huissier de justice de sa famille. Après un petit réveil de son imaginaire, le jeune lâcha tout et partit élever des okapis au Zimbabwe.

Eusèbe Mirepoix fit, comme prévu, de brillantes études dans les plus hautes écoles de la finance et gravit rapidement les échelons pour finir, à moins de quarante ans, numéro un d'un conglomérat de banques suisses. Puis, un vendredi soir, après une longue semaine de travail, il se dit qu'il repeindrait bien les murs de son bureau avec des couleurs plus gaies. Il feuilletait un nuancier et n'arrivait pas à prendre sa décision : vieux rose, bleu roi ou jaune poussin ?

Eusèbe Mirepoix, qui n'avait jamais montré une once de fantaisie, un soupçon d'imagination, allait-il enfin se réveiller ?

Il ferma les yeux et allait finalement choisir la couleur en pointant son index au hasard (quelle audace !) quand son téléphone sonna. C'était le Premier ministre de la République française qui lui proposait de devenir le ministre des Finances de son nouveau gouvernement. Eusèbe accepta aussitôt, chiffonna le nuancier, le lança à la pou-belle et prit le premier avion pour Paris...

Il y a des gens pour qui, décidément, on ne peut vraiment rien...

TADATAM PADATAM PADATATAM !

(NDLA : Pour clore cette lecture, très chers adultes, je propose The End des Doors. C'est gai et de circonstance, non ?)

LE FENNEC LE PLUS MENTEUR DU MONDE !

Cet après-midi-là, il faisait chaud dans le désert du Sahara. Très chaud. Comme souvent dans le désert du Sahara, me direz-vous. Certes, mais Pedro le fennec tirait la langue et cherchait de l'ombre.

Comme tous les lecteurs de cette histoire sont intelligents et cultivés, je ne vais pas leur faire l'offense de rappeler ce qu'est un fennec.

Donc, Pedro le fennec (*petit mammifère qui ressemble à un renard avec de très grandes oreilles et qui habite le désert. Baptisé « renard des sables », sa fourrure est de couleur claire, son nez est pointu et sa queue longue et fournie. Il s'en sert pour se couvrir la nuit et se protéger du froid. C'est un mammifère omnivore qui chasse la nuit les souris, les oiseaux, les lézards et des insectes. Le fennec mange aussi des fruits et autres végétaux*) arpentait les dunes à la recherche d'un peu de fraîcheur.

Il rencontra bientôt un dromadaire dont le regard paraissait aussi pétillant qu'un steak haché.

– Dis-moi, dromadaire, l'apostropha le fennec, peux-tu m'indiquer un coin plus frais ? J'ai le bout des pattes en feu.

– Il y a bien l'oasis..., lui répondit la grosse bête.

– Une oasis, c'est parfait ! Dans quelle direction ? demanda Pedro

– Par là...

Le dromadaire, d'un coup de tête qui lui demanda un effort olympique, indiqua la direction du sud. La précision de l'information était moyenne mais notre fennec pensa qu'il avait tiré le maximum de la bosse sur quatre pattes. Il s'apprêtait à partir quand le dromadaire lança une phrase incroyable avec plus de sept mots !

– Tu ne serais pas un fennec, par hasard ?

– Bien vu, la bosse ! se moqua Pedro.

– Je peux te poser une question ?

– Je t'écoute, ô l'ami qui vient de me sauver la vie en me donnant le chemin vers l'eau !

Le dromadaire ne remarqua pas le ton passablement ironique de Pedro et continua :

– Pourquoi les fennecs ont-ils de si grandes oreilles ?

– Bonne question, le dromadaire ! répliqua le fennec. C'est pour entendre le rien !

– Vous avez des oreilles pour entendre rien ?

– Pas rien, *le* rien ! insista Pedro.

– Ah... ?

La figure de notre ami le dromadaire reflétait le vide absolu, un trou sans fond, une chute vers l'infini. Vraisemblablement, il ne comprenait pas la réponse du renard des sables.

Celui-ci tenta une explication :

– Vois-tu, mon ami, les fennecs sont sur cette terre pour mener des actions de la plus haute importance. On nous a dotés de ces grandes oreilles pour prévenir l'humanité de l'arrivée de terribles catastrophes. Les hommes sont quasi sourds, les animaux, dont les dromadaires, n'entendent guère mieux, tandis que nous, les fennecs, nous pouvons percevoir ce que personne n'entend. Notre ouïe est si puissante et si précise que nous pouvons aviser un ouragan qui aura lieu en Tanzanie dans six mois ou un nuage de sauterelles qui s'abattra l'année prochaine sur les récoltes de sorgho d'un petit village de brousse. Vous n'entendez rien, nous entendons ce qui vient juste après le rien. Comprends-tu, dromadaire ?

Visiblement, la réponse était non. La grosse bête à une bosse regardait Pedro avec une telle intensité, son cerveau, aussi épais qu'un ticket de métro, réfléchissait à une telle vitesse, qu'il finit par s'évanouir dans le sable, les quatre pattes en l'air.

Pedro était satisfait de son histoire, un large sourire illuminait son visage.

Ce que j'ai omis de vous dire, c'est que Pedro ne supporte plus les questions sur la taille de ses oreilles. Ça l'énerve, ça l'horripile ! Alors, quand elles reviennent dans une conversation, il ne peut s'empêcher d'inventer des histoires invraisemblables.

PEDRO EST LE FENNEC
LE PLUS MENTEUR DU SAHARA !

Laissant le dromadaire le museau dans le sable, le fennec s'éloigna et prit la piste du sud, vers l'oasis. Il marcha de longues heures et commençait à croire que le crétin à une bosse l'avait envoyé dans une mauvaise direction.

Soudain, un scorpion, l'air mauvais, sauta devant lui et lui barra la route. Pedro resta sur ses gardes, attendant les premiers mots de l'animal à pinces.

– Hé, le fennec, pourquoi as-tu de si grandes oreilles ?

– Bonne question, le scorpion ! rétorqua Pedro. Mais, en fait, tu te trompes, je ne suis pas un fennec.

– Pourtant, tu as une tête de fennec.

– Possible, mais je suis un kangourou.

– Tu plaisantes ? J'ai un cousin australien qui a pincé un koala qui lui a dit que les kangourous avaient des poches sur le ventre !

– C'est vrai, mais je suis un kangourou d'Afrique.

– Un kangourou d'Afrique ?

– Eh oui !

Ne souhaitant pas laisser ce pauvre scorpion dans une ignorance totale, Pedro accepta de lui expliquer la longue histoire des kangourous d'Afrique.

– Vois-tu, gentil scorpion, il y a des millions d'années l'Australie et l'Afrique ne formaient qu'une seule et même terre. Elle était gouvernée par un kangourou qui s'appelait Marsu III. Il régnait sur les autres kangourous qui avaient tous de petites oreilles et aucune poche sur le ventre. C'était un mauvais roi, fourbe et malhon-

nête, ne songeant qu'à faire la guerre aux phacochères ou aux gnous et à laisser son peuple dans la peur et la misère. Un jour, un éléphant décida de faire le ménage et mena une révolte contre le kangourou royal. L'issue des combats fut favorable aux troupes de l'éléphant qui, à l'aide de quelques coups de trompe, sépara le grand pays en deux parties.

Il proposa alors un marché aux kangourous. Soit, ils suivaient Marsu III sur l'autre terre et on leur greffait une poche sur le ventre pour emporter leur bagage pour le voyage. Soit, ils restaient dans ce pays et on leur faisait pousser les oreilles pour pouvoir entendre à l'avance l'éventuel retour belliqueux de Marsu III. Ils ont fait leur choix. La terre des kangourous à poche s'est éloignée et est devenue l'Australie. Notre terre s'est nommée l'Afrique et nos oreilles se sont allongées. Tu as donc devant toi un kangourou d'Afrique.

Lorsque Pedro observa la réaction du scorpion, la bête à pinces le dévisageait d'un air absent. Puis, il tourna le dos au fennec et reprit sa route d'une démarche cahotante. Soudain, il poussa un cri strident et se piqua tout seul avec son aiguillon venimeux. Aucun doute, le scorpion avait perdu la raison.

Pedro était encore très satisfait de son mensonge. Décidément, il était vraiment :

LE FENNEC LE PLUS MENTEUR
D'AFRIQUE !

En attendant, il avait toujours chaud et soif. Il se remit en route vers le sud, en direction de l'oasis indiquée par le dromadaire. Il chemina encore de pénibles heures avant que, enfin, il aperçoive l'écrin de verdure et d'humidité. Alors qu'il se précipitait sur le point d'eau pour

étancher sa soif, une voix l'arrêta net dans sa course.

– Holà, tu me parais bien pressé, l'ami ! J'ignorais que les fennecs couraient si vite...

Pedro leva la tête et découvrit un caméléon perché sur une branche de palmier. Il était marron avec des reflets ocre et le scrutait de ses yeux globuleux.

– Comme tu peux le voir, ami caméléon, répondit Pedro, la soif donne des forces insoupçonnées.

– Je peux te poser une question ?

– Laisse-moi deviner... Tu veux savoir pourquoi j'ai de grandes oreilles ?

– C'est à peu près ça, admit le gros lézard.

– Je m'en doutais... Cependant tu te trompes, il ne s'agit pas d'oreilles, mais d'antennes.

– Des antennes ?

– Je comprends ton étonnement, mais écoute mon histoire... Je ne suis pas de cette terre. Je viens d'une planète très lointaine, située à 12 000 années-lumière d'ici. Pour passer inaperçu, j'ai pris ce costume de renard, avec de grandes oreilles pour dissimuler mes antennes. Il faut que tu saches, caméléon, que sous cette peau couleur de sable je suis couvert d'épines en inox, de pustules verdâtres, de furoncles buboniques et de petits cratères de lave en fusion. Avec cet habile camouflage, je peux arpenter le globe et mener à bien ma mission. Elle est simple : je dois anéantir la Terre. Ses occupants, humains et animaux, ne méritent plus la confiance des autres galaxies. Vous allez bientôt tous mourir dans d'atroces souffrances !

Le caméléon, qui peut changer de couleur comme de short, devint rouge de honte puis jaune vomi. Ensuite, alternant les émotions contradictoires, il passa du blanc pâle au vert de rage, pour finir par une peur bleue. Finalement, tout se détraqua en lui et il resta définitivement orange fluo. Dépité, il alla se cacher derrière une noix de coco.

De nouveau débarrassé d'un enqueteur, Pedro ne bouda pas son plaisir et put enfin plonger, la tête la première, dans la mare et boire tout son soûl. Il n'avait pas de doute, il demeurait vraiment :

LE FENNEC LE PLUS MENTEUR
DU MONDE !

La nuit tomba et une fraîcheur bienvenue l'accompagna. Notre fennec, épuisé par cette journée, s'affala sous un palmier, s'enroula dans sa belle queue fournie et s'endormit paisiblement.

Le lendemain matin, il fut réveillé en sursaut par des bruits de baignade et de plongeurs. Notre fennec découvrit alors un homme, tout nu, nageant et sautant dans la mare. Puis, il sortit de l'eau, s'essuya et enfila un caleçon, un pantalon, des chaussettes, des bottines, une chemise, une cravate et une veste. Pedro se demanda immédiatement quelles pouvaient être les raisons de s'habiller si chaudement en plein désert. L'homme ramassa alors un attaché-case et s'apprêtait à partir quand il aperçut, à son tour, le fennec. Il s'approcha de notre ami.

– Bonjour, fennec ! dit-il. À voir votre figure chiffonnée, je jurerais que je vous ai réveillé, pas vrai ?



– Non, pas vraiment... enfin... un petit peu, grommela Pedro.

– Je m'en excuse platement. Je souhaitais juste me rafraîchir un moment. Bonne journée.

L'homme fit demi-tour et commença à s'éloigner quand Pedro l'apostropha :

– Dites-moi, monsieur, puis-je vous poser une question ?

– Je vous en prie, répondit l'homme.

– Vous ne voulez pas savoir pourquoi les fennecs ont de grandes oreilles ?

– Quelle surprenante question ! Écoutez, la nature vous a dotés de grandes oreilles, tant mieux pour vous, les fennecs, elles vous vont très bien !

– Et voudriez-vous connaître l'histoire des kangourous d'Afrique ?

– Vous aviez évoqué une question, cher ami, pas deux. Mon temps est précieux et je dois vous quitter.

– Juste une petite dernière, insista Pedro. Que faites-vous dans le désert, avec votre costume d'hiver et votre attaché-case ?

– Mais je travaille, monsieur le fennec. Je suis là pour observer cet endroit, l'étudier sous toutes ses coutures, prendre des mesures, des photographies, noter des relevés !

– Pour quelle raison ? Pour l'acheter ?

– Bien sûr que non ! tonna l'homme. Je suis justement en mission pour le protéger, pour le soigner, pour le garder dans son état de petit paradis sauvage.

– Je suis rassuré, souffla Pedro.

– N'ayez crainte, jeune fennec, j'ai été nommé pour préserver cette magnifique oasis. Je ne toucherai pas le moindre grain de sable de ces dunes. Je vous laisse, je dois justement rendre mon rapport à ma hiérarchie. Bien le bonjour !

Après quoi l'homme disparut derrière les palmiers, et Pedro le fennec oublia rapidement cette étonnante rencontre.

Les mois passèrent et notre ami eut encore souvent l'occasion de mentir. Il raconta à une gerboise naïve que ses oreilles lui servaient parfois de raquette de ping-pong. Il expliqua à un serpent un peu idiot que, par grand vent, ses oreilles se gonflaient, telles des voiles, et le faisaient voler jusqu'à Paris.

Enfin, un beau matin, ses pas et une bonne soif le ramenèrent à l'oasis.

Et là, il n'en crut pas ses yeux !

Un grand mur de plusieurs mètres de haut entourait complètement l'oasis. Seule une grille en métal, gardée par deux hommes en uniforme, permettait d'y entrer. Pedro s'approcha discrètement et, profitant de sa petite taille et de l'inattention des deux gardes, pénétra dans ce lieu bizarre. Il vit alors un immense bâtiment, neuf et luxueux. La mare était toujours là, mais une grande piscine avait été creusée à côté. Sur les bords, des chaises longues et des matelas moelleux étaient occupés par des hommes et des femmes à la peau très blanche ou rougie par le soleil ! De la mauvaise musique sortait d'enceintes invisibles, une piste d'atterrissage pour les hélicoptères avait été construite, des odeurs de cuisine chatouillaient le museau de Pedro et, soudain, il aperçut, vauté dans un

hamac à l'ombre d'un palmier et sirotant un cocktail multicolore, l'homme qu'il avait rencontré quelques mois plus tôt.

Et à voir le respect que lui témoignait le personnel de cet hôtel de luxe pour gens riches, Pedro comprit aussitôt qu'il en était le propriétaire.

Cet homme lui avait donc menti. Il l'avait mené en bateau et roulé dans la farine. Les petits mensonges de Pedro, à propos de ses oreilles, étaient bien inoffensifs comparés à ceux de ce grand destructeur de la nature...

Après cette mésaventure, notre ami était maintenant convaincu d'une chose : lui, Pedro, le fennec le plus menteur du Sahara, d'Afrique et du monde, n'était, à côté de l'Homme, qu'un petit amateur, un Pinocchio de pacotille.

De rage et de tristesse, il alla faire pipi dans la piscine. Non mais !

LE RAT LE PLUS FARCEUR DU MONDE !

Ce jour-là, dans la ferme de Gédéon Mouchabœuf, arriva quelque chose d'extraordinaire...

Comme tous les matins, le fermier se leva à l'aube pour aller nourrir sa basse-cour. Il y retrouva ses poules, son coq, ses dindons, ses oies et soudain, il poussa un cri de surprise : il y avait une poule avec une dent !

Gédéon se frotta les yeux, pensant qu'il était encore en plein rêve dans son lit. Mais non, la poule était toujours là, rousse et dodue, avec une jolie dent blanche qui sortait de son bec. Il décida de téléphoner aussitôt à son vétérinaire, Léonard Queuedelapin.

À 8 h 52, le vétérinaire déboula au volant de sa voiture. Il n'avait pas pris le temps de se raser et avait la tignasse tout ébouriffée. Sans doute s'était-il coiffé avec une biscotte.

– Où est-elle ? demanda-t-il à Gédéon.

– Dame, elle est dans le poulailler, répondit le fermier avec son accent de la campagne. Où voulez-vous qu'elle soit ? En haut de la tour Eiffel ?

Léonard Queuedelapin courut vers le poulailler et admira bientôt la poule à une dent. Il resta de longues minutes à l'observer picorer ses grains ou les casser avec sa fameuse dent.

– Vous ne l'aviez jamais vue auparavant, Gédéon ?

– Jamais ! Hier, la dent n'était pas là et ce matin, elle est là !

– Il doit s'agir du traitement que j'ai prescrit la semaine dernière contre la myxomatose, dit le vétérinaire.

– C'est une poule, pas un lapin !

– Elle a dû avaler une pilule par erreur ! Il faut que je prévienne le laboratoire.

À 10 h 12, le P-DG des laboratoires PAR (Pour un Avenir Radieux) arriva à son tour pour découvrir le phénomène. Il n'était pas seul. Un journaliste de *La Gazette du Héron* avait attrapé la rumeur au vol et accourait pour prendre la poule en photo. Le maire de la commune fit également son apparition, prévenu par on ne sait qui.

– Incroyable ! commença le P-DG. Nos pilules pour les lapins ont créé une nouvelle race de poules. Il faut que j'avertisse nos actionnaires !

– Sidérant ! continua le journaliste. C'est un scoop sans précédent. Je dois alerter la presse nationale !

– Merveilleux ! se félicita le maire. Cette poule va faire la fortune de ma commune. Je me dois d'en informer le ministre.

– Gmrbbrl ! maugréait Gédéon dans son coin. Quel foin pour une poule !

La poule à une dent, quant à elle, dégustait tranquillement une croûte de fromage sans se rendre compte de l'agitation qui régnait autour d'elle.

À 13 h 24, un camion de la télévision nationale se gara devant le poulailler et filma longuement la poule à une dent, occupée à faire sa toilette.

À 13 h 57, une tribune, montée en catastrophe par les cantonniers de la commune, permit aux dizaines de photographes des plus grands quotidiens français de mitrailler la poule à une dent, qui faisait une petite sieste.

À 14 h 22, un flash spécial apparut sur tous les écrans du pays, annonçant la présence d'une poule à une dent dans la ferme d'un certain Gédéon Mouchabœuf.

À 14 h 38, le ministre de l'Agriculture arriva dans une grosse berline, escortée par deux motards. Dès qu'il vit la poule à une dent, il décida d'envoyer sur-le-champ un message au président de la République.

Et là, tout s'emballa...

Une foule immense convergea vers la ferme de Gédéon : des centaines de véhicules de toutes sortes remplis de familles, des camping-cars conduits par des retraités de l'Éducation nationale, des représentants de commerce, des militaires, Gérard le facteur qui faisait sa tournée...

Un artisan local avait saisi l'information au bond et installa un stand dans le champ d'en face, pour y vendre des assiettes, des tasses, des caleçons, des chaussettes et des rouleaux

de papier toilette à l'effigie de la poule à une dent.

Un glacier ambulante posa sa petite carriole à l'entrée de la ferme et proposa une glace représentant la poule avec un corps au chocolat au lait, une collerette à la framboise et une dent à la vanille. Cependant, il fallait pas mal d'imagination pour reconnaître la poule.

Une camionnette à pizza s'incrusta à quelques mètres du poulailler et proposa la pizza spéciale « Poule à une dent »... bizarrement au saumon. On apprit plus tard que le pizzaiolo était norvégien.

Le dentiste du village offrit une belle somme d'argent à Gédéon pour utiliser une photo de sa poule à une dent pour sa future grande campagne de communication, avec comme slogan : « S'il ne vous reste qu'une dent, je la sauverai ! » Prometteur...

Le laboratoire PAR monta un grand barnum pour y présenter ses produits phares, dont le fameux fertilisant qui fait pousser du riz sur le dos des vaches.

Des journalistes, de plus en plus nombreux, interrogèrent les voisins de Gédéon, les habitants de la commune et même les animaux de la



ferme. Ils n'obtinrent guère plus que des « On ne savait pas », « Je n'ai rien vu », « Le garagiste est un escroc », « Coin coin » et « Groumpf ».

De son côté, la poule à une dent avalait un ver de terre bien charnu en guise de dessert.

À 17 h 38, un hélicoptère atterrit dans la cour de la ferme et ses pales soulevèrent poussière, fiente de dindon, paille et crotte de porc. Les spectateurs furent bien mouchetés mais, comme il s'agissait de celui du président de la République, ils gardèrent le sourire.

Le Président monta sur une estrade, accompagné du ministre de l'Agriculture et du maire de la commune, et chacun y alla de son annonce tonitruante.

Le maire commença :

– Après trente-quatre minutes d'une intense réflexion, j'annonce l'ouverture prochaine d'un parc de loisirs révolutionnaire qui aura pour nom : « Ici, les poules ont des dents » !

Il fut acclamé par une foule en délire.

Le ministre poursuivit :

– Cette étrange découverte me donne l'envie et l'occasion de lancer un grand plan de relance de la filière de la volaille. J'offre donc un crédit de 300 € pour les gallinacés.

Il fut beaucoup moins applaudi que le maire.

Le Président conclut :

– Cette dent dans un bec n'est que l'arbre qui cache la basse-cour de la fin de la crise économique !

Il fut applaudi poliment en dépit du fait que personne n'avait rien compris à cette phrase. Le

rédacteur du discours présidentiel avait dû fêter un peu trop longuement le brevet des collègues de son septième enfant.

Pendant ce temps-là, la poule à une dent grattait la terre à la recherche de petits insectes grassouillets.

Peu à peu l'effervescence tomba, les personnalités politiques s'esquivèrent et la foule se dirigea massivement vers les restaurants mobiles installés en hâte, les buvettes et les guinguettes improvisées.

Seul sur son canapé, le pauvre Gédéon Mouchabœuf se demandait ce qu'il avait fait de mal pour mériter une poule à une dent.

À la fin de cette longue journée, alors que la nuit avait enveloppé la région et que tout le monde reprenait des forces, la poule à une dent quitta très discrètement la ferme de Gédéon et se réfugia dans un trou.

Un trou ?...

À l'abri, Bob le rat enleva son costume de poule en souriant de toute sa dent. Il l'accrocha dans sa penderie, se promettant de le ressortir dans quelques mois. Il avait passé une formidable journée chez Gédéon et avait bien ri de ces humains si crédules.

Le lendemain, il avait prévu d'aller rendre une petite visite à la ferme d'Alceste Picandouille, dans la commune voisine.

Et il avait très envie d'enfiler son costume de canard à poils longs...

Bob était vraiment :

LE RAT LE PLUS FARCEUR
DU MONDE !

LE HORS-LA-LOI LE PLUS FÉROCE DU MONDE !

Cette histoire commence un matin de juin 1877, dans le bureau du rédacteur en chef du *Sunday Morning*, journal bien connu de Little Rock, capitale de l'Arkansas.

Assis à son bureau, lorgnons sur le nez et plongé dans ses papiers, T.J. Palmer ne vit pas entrer le jeune Buddy Goode. Ce dernier attendit quelques secondes puis tenta d'attirer l'attention de son patron.

– Ahem...

– Ah, Goode ! s'exclama Palmer en relevant la tête. Je ne vous ai pas entendu arriver. Vous êtes plus silencieux qu'un crotale sans queue, mon vieux !

– Vous m'avez fait appeler, monsieur ?

– En effet, mon jeune ami. Asseyez-vous ! Vous travaillez au journal depuis combien de temps ?

– Je termine mon stage de trois mois.

– Je vous aime bien, Goode. Vous possédez une jolie petite plume, très perfectible mais intéressante.

– Merci, monsieur Palmer.

– Vous me remercieriez quand vous connaîtrez la mission que je vais vous confier : vous allez suivre le procès de Joe McLash !

– Je ne connais pas...

– Ça ne m'étonne pas, c'est une petite frappe sans importance. Je ne sais pas ce qu'il a fait ni à quoi ressemble son visage. Même sa mère a dû l'oublier ! Bon, ce n'est pas le procès du siècle, mais il ne se passe rien ces jours-ci dans la région. Essayez d'étoffer l'affaire et faites un compte-rendu quotidien pour le *Sunday Mor'* !

– Mais, pourquoi moi ? Le journal a déjà ses journalistes judiciaires et je ne suis que stagiaire.

– En effet, mais ce crétin de Morlock a triché aux cartes et doit être occupé à retirer le goudron et les plumes qu'il a gagnés hier soir. Teacher a reçu une balle perdue dans une rixe devant un saloon mal famé et Robertson a tellement abusé du whisky qu'il se prend pour un alligator bouddhiste. C'est votre chance, Goode, saisissez-la !

Le lendemain, le procès de Joe McLash s'ouvrait donc sous les yeux de Buddy Goode.

3 juin 1877 : 1^{er} jour

Compte-rendu de B. Goode

Pour le début du procès Joe McLash, une salle vide attend l'arrivée des jurés, des avocats et du juge. Puis, la porte s'ouvre et l'accusé entre, menottes aux poignets. Il est petit, chauve, habillé avec goût et ses ongles sont très propres. Son métier de comptable lui a, semble-t-il, permis de falsifier les livres d'une entreprise et de détourner 30 dollars. Il va devoir répondre de cet acte délictueux.

De retour dans le bureau de T.J. Palmer, le jeune journaliste tendit, avec un peu d'appréhension, son ébauche d'article au patron. Quelques secondes plus tard, Palmer fixa Buddy avec un petit sourire mauvais, déchira le papier et le jeta à la corbeille.

– Vous vous fichez de moi, Goode ?

– Non, monsieur.

– Votre papier est un torchon que je n'utiliserais même pas pour épilucher mes légumes !

– Je ne comprends pas...

– Comment voulez-vous intéresser les lecteurs avec un malfrat bien habillé et aux ongles propres ?

– Mais, c'est la vérité !

– On se moque de la vérité ! On fait un journal pour des lecteurs, ils doivent en avoir pour leur argent !

– Je dois donc mentir ?

– Tout de suite les grands mots ! Vous devez enjoliver, améliorer, imager. Tenez, je vais vous montrer !

Et, le lendemain matin, le *Sunday Morning* affichait en première page :

La foule des grands jours s'est installée sur les bancs du tribunal pour le début du procès tant attendu de Joe McLash. Les jurés sont arrivés, douze citoyens triés sur le volet, puis les avocats ont pris place, suivis du juge en charge des débats, le fameux Horace Lee, voix de stentor et larges favoris lui mangeant les joues. Chacun attend avec fébrilité l'entrée de l'accusé car personne ne l'a encore vu. Nous ignorons tous à quoi ressemble l'inconnu McLash. Certains l'imaginent sans doute mesurant près de deux mètres, le visage noyé dans une barbe noire et les yeux injectés de sang. D'autres doivent se le représenter bossu avec un regard mauvais et des oreilles décollées. La porte



s'ouvre enfin et apparaît la Chose, escortée par deux gardes armés jusqu'aux dents. La découverte de l'aspect de McLash provoqua un cri d'effroi dans la salle : sa taille n'est pas impressionnante mais sa figure est dépourvue de la moindre pilosité – pas de cheveux, pas de sourcils, pas de poils au nez. Une longue balafre blanche traverse son front et descend jusqu'au menton. Son regard est froid et quand il vous scrute de ses yeux gris acier, vous détournez immédiatement le regard avec une irréprouvable envie de quitter le pays et de vous réfugier en Patagonie. Son costume vous met d'emblée mal à l'aise, subtil agencement de tissus sombres évoquant plus sûrement la mort que la vie. Et ses ongles ! Que dire de ses ongles si ce n'est qu'ils sont coupés en pointe et doivent lui permettre d'égorger un loup à mains nues. Le tableau est planté, rendez-vous demain pour la suite de ce procès qui s'annonce comme inoubliable !

Un café fumant à la main, T.J. Palmer fit le point avec Buddy Goode avant la seconde journée de procès.

- Avez-vous saisi, monsieur Goode ?
- Je crois.
- Ai-je menti ?
- Non, monsieur. Ou si peu...
- Vous savez alors ce qu'il vous reste à faire. Bon sang, contez-nous ce procès, Buddy !

4 juin 1877 : 2^e jour

Compte-rendu de B. Goode

Au deuxième jour du procès McLash, les témoins de la défense ont défilé à la barre. Tout d'abord, Abigail McLash, mère de l'accusé,

a répété haut et fort que son Joe avait eu une enfance heureuse et qu'il était le meilleur des fils et des citoyens des États-Unis d'Amérique. Mr Dobbins, son ancien instituteur, a assuré, main sur le cœur, que l'accusé était le plus beau souvenir de sa carrière d'enseignant, curieux de tout et irréprochable. Enfin, le colonel Struggle a martelé que McLash avait fait honneur à son camp lors de la terrible guerre de Sécession. Une véritable hagiographie ! Mais que fait donc l'accusé dans un tribunal ?

Cigare au bec, le rédacteur en chef observait Goode depuis un long moment lorsqu'il dit :

- Je ne suis pas sûr de m'être bien fait comprendre, Buddy. J'utilise des mots trop compliqués, des phrases qui vous dépassent ?
- Non, monsieur. Vous avez en main le compte-rendu, disons officiel, du procès. Voici maintenant mon article...
- Vous me mettez l'eau à la bouche, jeune homme.

C'est dans un silence lourd qu'Abigail McLash s'avance à la barre. La mère de l'accusé, silhouette menue et courbée, vieillie prématurément par les soucis et les frasques de son fils, parle d'une voix épuisée de l'enfance difficile de Joe, de son père parti très tôt avec la femme à barbe d'un cirque ambulante, de sa sœur qu'il a poussée dans un puits et de son frère à qui il a coupé une oreille. Puis, l'ancien instituteur de McLash, Mr Dobbins, la remplace et narre, avec le regard éteint de celui que la vie n'a pas épargné, les innombrables mauvais tours que lui a joués l'accusé : les punaises sur la chaise,

les craies trempées dans le vinaigre, les cadavres d'opossums dans les tiroirs de son bureau. Il se retire d'un pas las, les épaules voûtées, et croise le colonel Struggle venu témoigner du passé militaire du sombre Joe. Un passé peu recommandable alors que le sang frais de la jeunesse américaine se répandait sur les champs de notre pays. Lâcheté et veulerie résumant sa guerre, entre les trafics d'eau de feu avec les Sioux, les replis prématurés et une forte tête condamnée par l'officier. Ces témoignages « élogieux » vont-ils placer McLash sur la sellette ? Est-il vraiment ce monstre que la rumeur affuble déjà du joli sobriquet de « Fléau de l'Arkansas » ?

– Eh bien, vous allez faire pleurer dans les chaumières ! Mais ça tient la route, c'est pas mal ! s'enthousiasma T.J. Palmer.

– Merci bien.

– C'est peut-être un tantinet chargé. Par contre, je ne sais pas où vous avez glané ce surnom, mais il est parfait !

– Je l'ai inventé.

– Joli...

5 juin 1877 : 3^e jour

Compte-rendu de B. Goode

Cela fait maintenant trois jours que nous assistons au procès du dénommé Joe McLash. Tous les témoins s'accordent sur l'excellente moralité de l'accusé : son patron, qui remercie la vie tous les jours de lui avoir dégotté un comptable aussi brillant, ses collègues, qui en font un portrait fort sympathique, et même le policier

qui l'a arrêté : McLash lui a offert le thé et des cookies avant de recevoir les menottes. Puis, une dame d'un âge respectable est arrivée à la barre et a avoué être l'auteur de ce petit détournement de 30 dollars. Margareth Dempsey, 58 ans, a déclaré qu'elle avait eu besoin de cette somme pour son petit-fils, qu'elle culpabilisait depuis l'arrestation de ce bon Joe et qu'elle se sentait incapable de lui faire du mal. McLash est donc libre et a déjà pardonné à la vieille dame son petit moment d'égarement. Ainsi s'achève un procès qui n'aurait jamais dû avoir lieu.

Évidemment, de retour dans son bureau, Buddy admit très vite qu'il ne pouvait soumettre cette copie à Palmer et se lança dans l'écriture d'une version plus... moins... enfin, publiable quoi !

La descente aux enfers du sordide McLash continue. Au troisième jour de son procès, de nouveaux témoignages ont fini de dégager la terrible image que le public et les jurés commençaient à se forger, celle d'un individu perdu pour notre société, d'un malfaiteur sans cœur et d'un vaurien sans foi ni loi. Son patron a avoué le chantage dont il était victime depuis de longs mois. S'il dénonçait l'accusé au sujet de ses malversations financières, McLash l'égorgerait de ses propres ongles. Ses pauvres collègues ont narré l'ambiance pesante dans les bureaux et la crainte quotidienne de recevoir des mauvais coups. Ensuite, John Carmichael, policier expérimenté, a raconté son calvaire, ses trois mois d'hôpital, ses cauchemars récurrents, suite à l'arrestation musclée du « Fléau de l'Arkansas ». Enfin, une vieille dame, quasi centenaire, s'est approchée

et a avoué être la complice du monstre. Sous un maquillage outrancier, l'ancêtre s'est réjouie de sa rencontre avec McLash et a affirmé que ce vol de plusieurs milliers de dollars était destiné à leur lune de miel à Caracas. Ils allaient, je cite, « claquer leur blé et se noyer dans le champagne » ! Inutile de dire que nous attendons le verdict du procès de « l'égorgeur de Little Rock » avec une impatience non dissimulée.

Et c'est avec une pointe de fierté que le jeune Goode tendit son feuillet à T.J. Palmer. Celui-ci ne prit même pas la peine de lire.

– Qu'est-ce que c'est, Goode ?

– Mon article sur le troisième jour du procès McLash.

– Oh, laissez tomber et fichez-moi ça à la corbeille !

– Pardon, monsieur ?

– On s'en fout de McLash, il n'intéresse déjà plus personne. On passe à autre chose. Tenez, partez couvrir le concours de rodéo, nous avons de nombreux amateurs de ces idioties !

– Mais...

– Mais quoi, monsieur Goode ? Vous pensez que nos lecteurs attendent fébrilement votre belle prose et le verdict du procès de ce gus ? C'est du pipeau et vous le savez très bien !

– Mais, c'est vous qui...

– Prenez ça comme votre première leçon de journalisme ! Et tenez, je vous en donne une seconde gratuite : ne discutez jamais les ordres de votre rédacteur en chef ! À bientôt, Buddy, et bon rodéo !

Abasourdi, le jeune Buddy Goode sortit du bureau sans un regard pour son patron. Il passa la journée à regarder des gens, apparemment sains d'esprit, se faire éjecter par des taureaux furieux et se demanda si le métier de journaliste était vraiment fait pour lui.

De son côté, Joe McLash retrouva sa place, se maria, eut de nombreux enfants et ignora toute sa vie qu'il avait été le « Fléau de l'Arkansas », « l'égorgeur de Little Rock », LE HORS-LA-LOI LE PLUS FÉROCE DU MONDE... pendant deux jours !

LE TROLL LE PLUS CRÉTIN DU MONDE !

Un jour, j'ai rencontré un troll. Il était assis sur le port de Bréhémont, mon petit village des bords de Loire. Il était de bonne taille, couvert de cheveux hirsutes, avec des yeux bleus, une bouche immense et un nez pas possible, subtil mélange entre un arrosoir et un ballon de rugby !

Je pense qu'il est très rare de croiser un troll dans cet endroit du globe. D'après mes souvenirs de lecture, ces créatures fréquentent plutôt les contrées glacées de Scandinavie. Mais bon, il était là, visiblement perdu, je ne pouvais pas le laisser seul. Je me suis donc approché, en restant sur mes gardes, et je l'ai salué.

– Bonjour, monsieur le troll. Je m'appelle Richard et je vous souhaite la bienvenue.

Il m'a regardé. J'ai déjà vu des regards idiots mais celui de ce troll dépassait, et de loin, tous ceux que j'avais déjà pu croiser. Le sien lui donnait un air si crétin que même l'émeu m'apparaissait soudain comme un futur prix Nobel de physique et l'orang-outan comme le doyen de la chaire de poésie byzantine du Collège de France.

Apparemment, il ne parlait pas notre langue car sa réponse s'est limitée à quelques borborgmes flous que je suis bien en peine de vous retranscrire. J'ai tout de même saisi qu'il avait faim. Je l'ai donc pris par la main et l'ai conduit chez moi où j'ai entrepris la préparation d'une omelette aux lardons. J'ai déposé sur la table le matériel et les ingrédients nécessaires : œufs, poêle, fouet, lardons, sel...

À peine avais-je tourné le dos pour attraper un saladier que mon invité a englouti, avec force bruits de déglutition, tous les ustensiles de cuisine... sans toucher aux victuailles ! Je me suis retourné et nous nous sommes regardés longuement. Il avait l'air innocent de celui qui n'a rien à se reprocher et j'aurais pu m'y laisser prendre si la queue de la poêle n'avait pas dépassé de sa grande bouche. D'un coup de langue, il l'a avalée et ponctua la fin de son repas d'un rot gigantesque que n'aurait pas renié l'ogre du Petit Poucet.

Après ce léger tremblement de terre, le troll a bâillé si longuement et en ouvrant si grand la bouche que j'ai pu découvrir toute une vie à l'intérieur. Une fourmilière s'était formée autour d'une incisive, une musaraigne avait planté un drapeau au sommet d'une canine et une mésange bleue avait construit son nid dans une molaire abandonnée. On apercevait aussi les

résidus des précédents repas qui témoignaient de ses préférences gustatives : couteaux à huîtres et poêlon de fondue savoyarde. Enfin, son haleine avait le goût poivré du guano séché et de la fiente de fourmilier.

Afin d'aérer l'atmosphère, je lui ai tendu une bouteille de détergent pour un bon bain de bouche. Il a bu le litre de liquide en une seule gorgée et m'a rendu la bouteille vide, visiblement heureux et soulagé. J'en ai déduit qu'il n'avait plus soif. Je n'ai pas cherché à savoir ce qu'étaient devenues les fourmis, la musaraigne et la mésange bleue.

Ensuite, je l'ai conduit dans ma chambre d'amis et lui ai proposé de s'allonger sur un bon lit douillet pour se reposer. Il a, semble-t-il, compris mon invitation et a sauté de tout son poids sur ma pauvre literie, qui ne s'en est jamais remise.

Vingt-trois secondes plus tard, le troll dormait à poings fermés et j'allai moi-même m'étendre sur mon lit pour réfléchir. Qu'allais-je faire de cette créature ? Je ne pouvais pas la garder avec moi, ma maison n'étant pas habilitée pour accueillir un troll. Soudain, je fus interrompu dans mes réflexions par un terrible bruit de vent et d'orage. Je me levai rapidement et courus à la fenêtre, pour découvrir une nuit calme et splendide. Je ne comprenais pas ce qui se passait, les sons s'amplifiant toujours. Je sortis sur le palier et la réponse arriva très vite. Cette tornade, ce typhon, cet ouragan n'était autre que les ronflements de mon invité. Les murs de la chambre commençaient à se lézarder, le plancher montrait des signes de fatigue, les vitres de la fenêtre demandaient grâce et le plâtre du plafond criait au secours !

Ma décision était prise : je devais me débarrasser de cet invité encombrant avant l'écroulement définitif de ma maison.

Le lendemain, après une nuit blanche, je décidai d'accompagner le troll à l'aéroport le plus proche, de lui acheter un aller simple pour Oslo, en Norvège, et de l'installer sur la banquette de l'avion.

Son réveil fut un peu compliqué. Je lui montrai la salle de bains pour sa petite toilette



matinale. Il resta dix minutes devant le lavabo avec son air niais et absent qui me faisait encore penser que j'avais hérité du troll le plus crétin de tous les temps.

Il était évident que les robinets et les gants de toilette lui étaient étrangers et qu'il n'avait jamais vu de savie de sa von... pardon, de savon de sa vie !

Il avala rapidement un petit déjeuner, ma batterie de casseroles en inox (j'avais définitivement compris que son régime alimentaire était assez éloigné du mien), et se précipita dehors pour faire ses besoins. Il laissa dans mon jardin un tel tas de crottin que je n'avais plus aucun souci à me faire pour fertiliser mon potager !

Mon troll monta enfin dans la voiture et nous avons pris la direction de la capitale. Malgré une température fraîche pour la saison, je voyageai toutes fenêtres ouvertes... Allez savoir pourquoi !

Après les quelques formalités d'usage, j'installai le troll dans un fauteuil de l'avion, près d'un hublot, et je le saluai en serrant sa grosse paluche velue. Il m'a observé fixement, pendant plusieurs secondes, avec un regard toujours aussi vide. Malgré tout, j'y décelai comme une petite lueur de reconnaissance. Bon, difficile d'en être sûr avec cette créature proche de la débilité

De retour chez moi, je réparai les dégâts dus au passage du troll : menus travaux et changement de lit dans la chambre d'amis, achat d'ustensiles de cuisine, mise en place d'un bon compost. Puis, ma vie a repris son cours habituel, calme et serein, comme le cheminement de la Loire.

Quelques semaines plus tard, une sacrée surprise m'attendait...

J'ouvrais la porte pour ma petite promenade matinale lorsque je tombai nez à nez avec le troll. Il était là, immobile, l'air toujours aussi crétin, le poil dru et les dents sales. Je ne savais pas ce qu'il pouvait bien faire ici. Manifestement, il n'avait pas pris l'avion pour son pays. Et je me demandais bien pourquoi !

Nous nous sommes intensément regardés et puis, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire : il m'a souri ! C'était la première fois ! Oh, pas un grand sourire, non ! Mais un sourire léger, mutin, un peu compatissant, qui a fait tilt en moi. Tous les souvenirs de cette fameuse nuit me sont alors apparus beaucoup plus clairement : je m'étais comporté comme un humain, et c'était un troll ! J'avais brassé de l'air pour m'occuper de lui et il m'avait observé avec ses yeux de troll. Devant mon activité et mes propositions, il avait dû se poser une quantité de questions :

Pourquoi remplir les poêles et les casseroles de produits inutiles comme les œufs et les larçons ? Nature, elles sont bien meilleures.

Pourquoi perdre de l'espace dans une maison avec une salle de bains ? Cette pièce ne sert à rien !

Pourquoi s'encombrer de savon et de dentifrice pour faire sa toilette ? Et d'ailleurs, pourquoi faire sa toilette ?

J'ai compris alors qu'à ses yeux, avec mes petites manies et mes habitudes, mon lavabo et mon omelette, j'étais simplement un humain, un pauvre homme limité et stupide... un idiot !

Pour mon troll, j'étais sans aucun doute
L'HOMME LE PLUS CRÉTIN DU MONDE !

Toute cette histoire était juste une question
de point de vue...

Et j'avais maintenant la réponse à ma ques-
tion : il n'avait pas décollé vers des contrées
enneigées parce qu'il ne pouvait se résoudre à
me laisser seul dans ma pauvre vie d'homme
crétin. Je m'étais occupé de lui, il devait s'occu-
per de moi et tenter d'améliorer ma petite exis-
tence. Il était en mission et il était clair qu'il ne
rentrerait pas chez lui avant de m'avoir vu man-
ger une râpe à fromage avec gourmandise.

Finalement, je lui ai rendu son sourire et
nous sommes tombés dans les bras l'un de
l'autre.

Depuis, nous sommes devenus les meilleurs
amis du monde. J'ai aménagé la cave en cham-
bre de troll : il peut ronfler tout son soûl sans
risquer une catastrophe naturelle. J'ai signé un
contrat avec un fabricant de matériel de cuisine
qui me fournit en poêles, casseroles et autres
soutières. Bon, ça me coûte un peu cher et je
n'ai toujours pas adopté ses goûts culinaires...
J'essaie de lui apprendre à faire sa toilette, il
tente de m'apprendre à m'en passer. Je pense
que nos odeurs ne vont pas tarder à se rejoind-
re...

Et enfin, grâce à lui, j'ai le plus beau potager
du village !

Et ça ce n'est pas rien...

LE RATON LAVEUR LE PLUS PROPRE DU MONDE !

Les rats laveurs sont de drôles de petits animaux avec des têtes de voleurs et une étrange manie : ils lavent leurs aliments avant de les manger. D'où leur nom...

Leurs queues et la peau de leurs fesses servaient, il y a longtemps, de chapeaux aux trappeurs canadiens. Mais c'est anecdotique.

Malcolm était un raton laveur très propre. C'était même le raton laveur le plus propre du monde ! Son hygiène avait largement dépassé les limites de la forêt en réputation et était reconnue dans tout le pays.

Quand il trouvait une carotte, il la trempait dans la rivière et la frottait longtemps, longtemps...

– Je ne supporte pas ces marques orange sur ce légume ! C'est sale ! grommelait-il.

Son ami Bob le wapiti avait beau lui dire que les carottes étaient orange depuis des siècles, rien n'y faisait. Malcolm frottait toujours plus et finissait par obtenir une carotte presque blanche mais très fine !

Quand Billy le grizzly lui donnait un peu de son miel, le raton laveur courait le laver dans la rivière. Je ne sais pas si vous avez déjà essayé de laver du miel liquide, mais ce n'est pas facile !

– Ce miel est tellement chargé de saletés qu'il coule au fond de l'eau ! pestait Malcolm.

Billy avait beau lui affirmer que le miel sortait propre des nids d'abeilles, rien n'y faisait. Malcolm s'évertuait à nettoyer ce nectar doré qui lui filait entre les pattes.

Quand Sam le castor, d'un coup de sa queue palmée, lui sortait un saumon de cette même rivière, on peut imaginer qu'il était déjà bien lavé et donc mangeable de suite. Eh bien non, le raton laveur commençait par retirer les écailles, puis il enlevait la peau. Ensuite, il s'entêtait à rendre immaculée la chair du poisson.

– C'est vilain, ces taches grises sur ce filet ! grondait-il.

Sam avait beau lui répéter que tout était bon dans le poisson, rien n'y faisait. Malcolm arrachait les bouts de chair les uns après les autres, si bien que, au bout de quelques minutes de

nettoyage dans l'eau, il ne lui restait que les arêtes !

Avec tout ça, vous ne serez pas étonnés d'apprendre que Malcolm était également le raton laveur le plus maigre du monde !

Ce qui ne manquait pas d'inquiéter ses amis.

Un matin, Bob le wapiti, Billy le grizzly et Sam le castor se retrouvèrent au bord de la rivière pour réfléchir à un moyen de sauver Malcolm. Sa maigreur était de plus en plus effrayante et il fallait intervenir.

– Bon, commença Bob le wapiti, j'ai pris un rendez-vous avec une psychologue, Emily la perdrix.

– Une psychologue ? demanda Sam.

– Notre ami Malcolm a un petit problème dans la tête : il faut le résoudre.

– Tu as peut-être raison, reconnut Billy. Et c'est pour quand ?

– Cet après-midi ! On se revoit demain pour le compte-rendu.

– Bonne chance ! lancèrent les deux autres après avoir acquiescé.

Le lendemain, les trois amis du raton laveur étaient de nouveau réunis, les pieds dans l'eau fraîche.

– Alors ? demandèrent d'une même voix Sam et Billy.

- Échec sur toute la ligne...
- Que s'est-il passé ?
- C'est simple. Malcolm a raconté son histoire à la psychologue, ses petites manies. Il a insisté sur la propreté de ses aliments et...
- Et ?
- Le Dr Emily la perdrix était en extase devant la maigreur de Malcolm ! Elle le regardait avec des yeux éblouis et buvait ses paroles !
- Bizarre...
- On ne pouvait pas imaginer que cette psychologue voulait changer de métier et assouvir sa passion ! continua Bob.
- Sa passion ? interrogea Sam.
- La mode... Emily la perdrix rêve depuis des années de devenir mannequin et de défiler sur les podiums du monde entier !
- Oh...



– Le régime alimentaire de Malcolm lui a sauté aux yeux et elle va l'adopter. Elle veut devenir aussi maigre que lui pour enfiler les vêtements des créateurs de notre pays !

– Ça n'arrange pas nos affaires...

– J'ai une idée, dit Billy le grizzly. Je connais un nutritionniste réputé, John le lynx. Il aura peut-être une solution pour Malcolm !

– Emmène-le voir ton lynx. Rendez-vous demain pour le compte-rendu et bonne chance, lancèrent Bob et Sam.

Le jour suivant, les trois animaux pataugeaient encore une fois dans l'onde de la rivière. La mine sombre du grizzly annonçait une mauvaise nouvelle.

– C'est loupé ? demanda Bob.

– Lamentablement...

– Raconte !

– Il n'y a pas grand-chose à dire. Malcolm a parlé... longtemps.

– Et ensuite ?

– Le nutritionniste l'a écouté : au bout de trente minutes, il était en sueur. Après une heure, il tremblait de tout son corps et, soudain, il a fait un burn out !

– Un quoi ? demanda Sam.

– Un burn out ! Il a disjoncté, il a chauffé des neurones. Les manies de notre ami, sa propreté malade ont rendu fou ce pauvre lynx.

– Et comment cela s'est-il fini ?

– Il est sorti en trombe de son bureau et s'est jeté sur un tas de pommes de terre crues, non lavées, qu'il a grignotées jusqu'à la dernière. Puis, il a avalé des tripes à la mode de Caen, des légumes juste sortis de terre et il s'est mis à manger tout ce qu'il trouvait sur sa route.

– Pauvre nutritionniste, compatit Bob.

– Il est maintenant à l'hôpital en train de subir un lavage d'estomac, se lamenta Billy.

– Et nous ne sommes pas plus avancés avec notre raton laveur.

– J'ai entendu parler d'un hypnotiseur qui obtient de bons résultats, dit Sam le castor. Il s'appelle Ben et c'est un ours blanc. On tente le coup ?

– C'est notre dernier espoir ! Rendez-vous demain pour le compte-rendu.

– Bonne chance, osa Billy.

Le lendemain, Bob et Billy étaient assis côte à côte et attendaient fébrilement le retour de Sam. Il ne tarda pas à arriver, le sourire aux lèvres.

– Sam, tu souris ? questionna Bob.

– Notre ami est guéri !

– Formidable ! Explique-toi !

– C'est simple : quand Malcolm a vu l'hypnotiseur, le fameux Ben l'ours blanc, il a écarquillé les yeux et s'est jeté sur lui.

- Il a sauté sur l'ours ?
- Oui, et il lui a mangé le bras droit !
- Sans le laver ? interrogea Billy.
- Non. Il a juste dit qu'il était si blanc, si propre, si immaculé qu'il n'était pas nécessaire de le tremper dans la rivière.
- Et comment a réagi Ben ?
- Il a d'abord dit « Ouille ! » et « Il est fou, celui-là ! », puis il a compris que tout cela allait lui faire beaucoup de publicité et que ça valait bien un bras.
- Donc, Malcolm est guéri ! Il ne maigrira plus ! se réjouit Billy.
- Il a déjà repris 500 grammes ! affirma Sam.
- Ça va quand même nous coûter cher en ours blanc, conclut Bob.

Depuis ce jour, Malcolm mange des cuisses et des tranches d'ours blanc et ne prend même plus la peine de les laver. Il a retrouvé sa bonne mine et des formes plus rebondies.

Emily la perdrix a perdu 18 kilos, ce qui n'est pas suffisant pour prétendre défiler sur les podiums. Elle ne désespère pas d'en perdre 4 de plus en ne mangeant que les trous dans le gruyère.

John le lynx va mieux. Il commence à accepter de manger autre chose que des légumes pleins de terre et des tripes à la mode de Caen. Mais le chemin de la guérison sera long.

Bob, Billy et Sam, les fidèles amis de Malcolm, occupent leurs journées à tenter de convaincre les ours blancs d'offrir un mollet ou une côtelette. Pas simple... Du coup, les grosses bêtes désertent le pays et se réfugient par dizaines sur la banquise du pôle Nord.

Cette histoire, saugrenue mais véridique, vous aura au moins appris pourquoi on trouve, de nos jours, les ours blancs dans ces contrées polaires.

LE SQUELETTE LE PLUS JOUEUR DU MONDE !

Il était une fois un squelette qui était très joueur. Il adorait le jeu sous toutes ses formes : les cartes, les jeux de société, le théâtre, la magie...

Nul ne connaissait le passé de ce squelette. Était-il les os d'un joueur de poker du Far West, d'un lanceur de couteaux colombien ou d'un maître des échecs kazakh ? Le mystère restait entier...

Il n'empêche qu'il passait son temps dans les cercles de jeu, devant les machines à sous des

casinos, derrière les pupitres de jeux télévisés ou attablé devant de nombreux plateaux. Rien ne l'arrêtait et il était prêt à tout pour une partie de dominos, un Nain jaune ou un tour de passe-passe.

Tellement prêt à tout que les ennuis ne tardèrent pas...

Un soir, notre squelette était assis autour d'une table basse avec quelques amis : un fantôme, un ogre et un farfadet. Ils s'amusaient en grignotant des cacahuètes, quand soudain l'ogre s'écria :

– J'ai une énorme envie d'une partie d'osselets !

– Je ne suis pas contre, dit le fantôme.

– Bonne idée, leur répondit le farfadet, mais nous n'avons pas de jeu !

Tous se tournèrent alors vers le squelette. Il comprit très vite ce que l'on attendait de lui. Il était placé face à un cruel dilemme : soit il donnait une partie de son corps et ils jouaient toute la nuit de chouettes parties, soit il refusait et la soirée serait longue comme un mois sans chocolat. Il prit très vite sa décision et offrit en souriant sa main droite pour cette partie d'osselets. Le petit groupe se partagea ses phalanges et la soirée fut inoubliable. Pour notre squelette, elle le fut encore plus. Il n'avait plus de main droite ! Certes, il écrivait de la main gauche mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il est plus pratique d'avoir ses deux mains pour couper sa viande, par exemple. Même si les squelettes ne mangent pas de viande. En fait, les squelettes ne mangent pas...

Quelques jours plus tard, à l'invitation d'une vieille connaissance, le squelette se retrouva sur le tournage d'un film. C'était la première fois qu'il découvrait les secrets du cinéma. Des hommes couraient dans tous les sens, des femmes s'activaient de plateaux en décors. Le réalisateur, assis dans un fauteuil à son nom, hurlait ses ordres puis réclamait le silence pour filmer les scènes. Notre squelette observait tout ce manège avec beaucoup de curiosité en se disant qu'il allait devoir être patient pour attendre la sortie mondiale de cette nouvelle production des *Aventures de Tintin*. Il était tout émoustillé de reconnaître les héros, en chair et en os (ha ha !), de la fameuse bande dessinée. Il y avait même un petit chien blanc pour faire Milou.

Tout à coup, un accessoiriste surgit en trombe sur le plateau, haletant et les yeux paniqués. Il cria au réalisateur :

– Monsieur, il nous manque un accessoire indispensable pour la scène suivante !

– Je dirais même plus, il manque un accessoire indispensable, dit le comédien qui jouait l'un des deux Dupont.

– Je suis là, donc plus rien n'est indispensable, continua le comédien qui interprétait Tintin.

– Tant que ce n'est pas ma bouteille de whisky, grogna le comédien qui incarnait le capitaine Haddock.

– Une passoire inclinable ? demanda le comédien qui se prenait vraiment pour le professeur Tournesol.

– Venez-en au fait, coupa le réalisateur.

- On a perdu l'os de Milou !
- Catastrophe !

Encore une fois, tous les regards convergèrent vers notre squelette et, de nouveau, le démon du jeu l'emporta. Il donna en souriant le tibia de sa jambe gauche, ravi de jouer dans un film, même avec un tout petit bout de lui. Le faux Milou se saisit à pleine gueule de l'os et cette journée de tournage fut inoubliable. Pour notre squelette, elle le fut encore plus. Il n'avait plus de tibia gauche ! Certes, il pouvait marcher avec une canne mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il est plus pratique d'avoir ses deux jambes pour jouer au football, par exemple. Même si les squelettes ne jouent pas au football. En fait, les squelettes ne pratiquent pas de sports...

Peu de temps après cet épisode, notre sac d'os visitait un collège connu pour son fameux BTS : Brevet terrible de sorcellerie. Accompagné d'un copain apprenti sorcier, ils passaient de salle en salle en discutant avec les élèves et les professeurs. Ils arrivèrent bientôt dans la classe d'anatomie et aperçurent l'enseignante, en larmes, affalée sur son bureau. Doucement, le jeune sorcier et le squelette s'approchèrent :

- Eh bien, madame Dumollet, demanda l'ami. Que se passe-t-il ?
- Un malheur ! Une ignominie ! pleurnicha la dame. On m'a volé Gonzague !
- Gonzague ?
- Il était dans ma classe depuis des années. Il n'avait jamais manqué un seul cours, il m'aidait, il illustrait mes propos !

- Mais...
- Et ce matin, son crochet était seul et abandonné...
- Qui est Gonzague, madame Dumollet ? s'impatienta l'apprenti.
- Mon squelette d'étude ! Je suis anéantie...

Son regard tomba sur le nôtre, de squelette, et une lueur d'espoir apparut aussitôt. Elle le détailla des pieds au crâne et changea immédiatement de comportement. Elle s'essuya les yeux, se passa la main dans les cheveux et ajusta son chemisier. Les deux autres assistaient à cette transformation sans bien comprendre. Et la professeur d'anatomie reprit :

- Dites-moi, ça vous tente un p'tit bonneteau ?

(Note de l'auteur : Il n'est pas inutile de vous apprendre que madame Dumollet s'appelle, de son vrai nom, Esméralda Rodriguez et qu'elle est très connue des services de police pour être une spécialiste de ce jeu très ancien, le bonneteau, immense escroquerie pour passants naïfs. Esméralda Rodriguez, passée maître dans l'art de ce jeu de rue, a séjourné plusieurs fois dans les geôles de notre pays, avant de changer d'identité, de profession et d'embrasser la carrière d'enseignante en anatomie. Mais, quand le besoin se fait sentir, le naturel revient vite au galop...)

- Un p'tit bonneteau ? questionna le squelette.
- Un jeu très amusant qui peut vous remplir les poches.
- Je n'ai pas de poches.

- Il pourra vous remplir la cage thoracique.
- Faut voir...

L'ex-Esméralda Rodriguez avait tout de suite perçu le démon du jeu de notre squelette et une idée mauvaise avait germé dans son cerveau d'escroc.

– Je vous laisse jouer, dit l'apprenti sorcier. J'ai un cours de magie noire en salle 666.

Il s'éloigna et laissa notre pauvre squelette dans les pattes malsaines de madame Dumollet.

– Commençons, dit-elle. Il faut parier. Moi, j'ai de l'argent. Qu'avez-vous à me proposer ?

- Je ne possède rien, je suis un squelette.
- Vous avez sûrement quelques os facultatifs ?
- Vous croyez ?
- Aucun doute. On n'utilise pas tous ses os, c'est bien connu !

– C'est d'accord. Je parie mon cubitus droit !

– C'est parti pour un bon bonneteau ! hurla madame Dumollet.

Sans surprise, la filouterie de l'enseignante et sa dextérité aux cartes ne laissèrent aucune chance au squelette. Il perdit donc son cubitus droit, mais aussi son humérus gauche, ses omoplates, son coccyx, ses clavicules, son dernier tibia, ses fémurs, ses radius...

Quand il ne lui resta plus que son crâne, notre squelette eut un dernier réflexe de survie

et stoppa cette catastrophe. Madame Dumollet, alias Esméralda Rodriguez, fut magnanime et accepta de bonne grâce d'arrêter cette partie. Il est vrai qu'elle possédait dans sa réserve un crâne de rhinocéros qui ferait l'affaire pour compléter Gonzague II. Il lui restait également une main droite de gibbon et un tibia gauche d'okapi pour compléter son futur squelette.

Notre ex-squelette, devenu crâne, quitta donc le collègue en roulant sur lui-même, ce qui lui occasionna un sacré tournis.

Ainsi, après cette terrible partie de bonneteau, notre ami n'avait plus que sa tête. Que faire ? Il devient difficile de jouer à un jeu sans bras, sans mains, sans jambes et sans corps. Le crâne déprima pendant des semaines et passait son temps dans un bouge enfumé, peuplé de clients peu recommandables. Un soir, une troupe de comédiens vint fêter le début des répétitions d'un nouveau spectacle. Ils trinquaient, chantaient, dansaient sur les tables, hurlaient de longues tirades théâtrales. Notre squelette n'en perdait pas une miette. Et soudain, le metteur en scène, barbe rousse et longue écharpe autour du cou, tomba en extase devant lui :

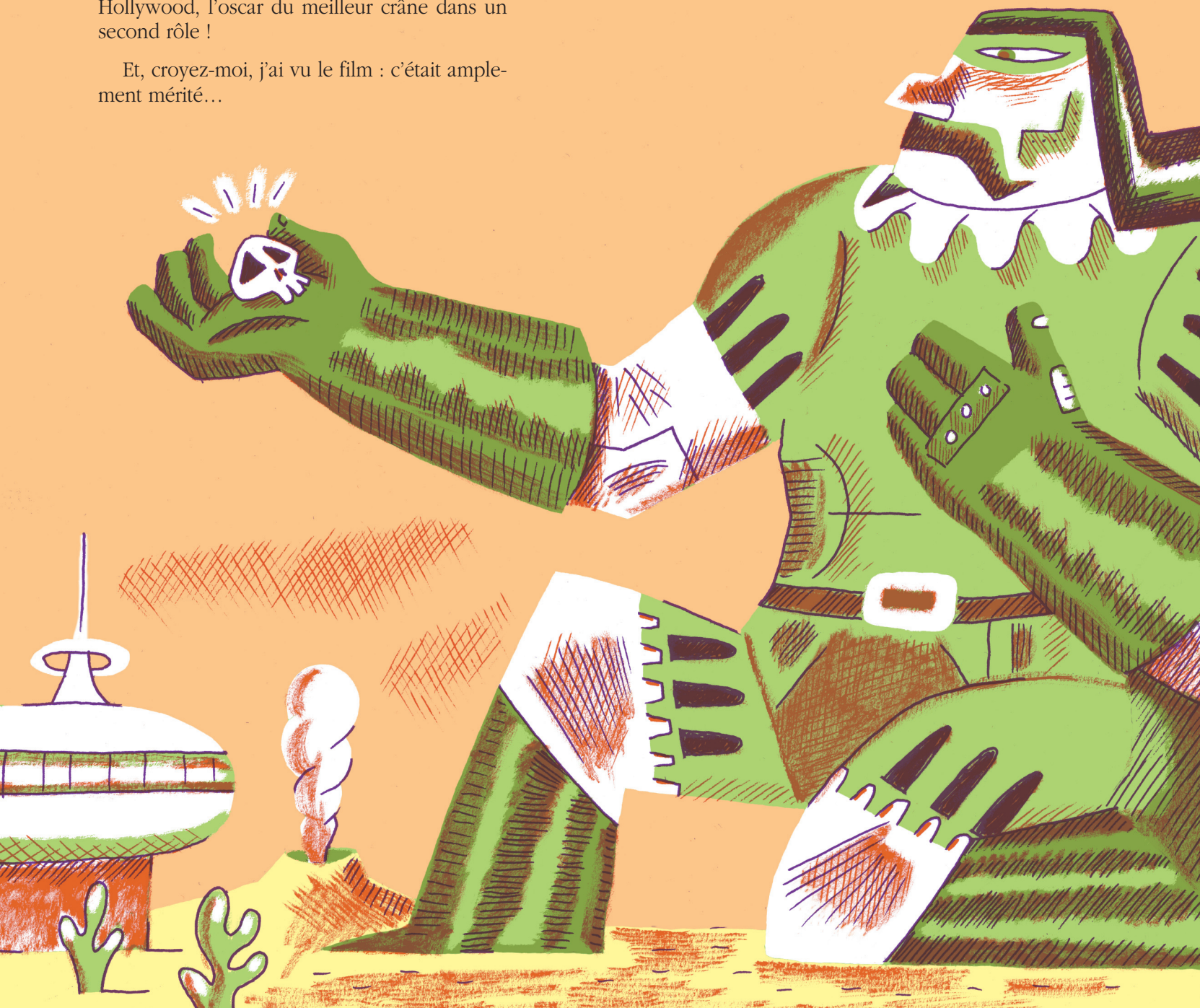
– Par les mandibules de Shakespeare ! hurla-t-il. Quel beau crâne ! Mon vieux, tu as une tête à jouer *Hamlet* ! Qu'en penses-tu ?

La réponse fut sans surprise. Le squelette accepta d'emblée et devint donc un accessoire de théâtre dans cette nouvelle mise en scène du *Hamlet* du grand dramaturge anglais.

Ainsi, il passa ses dernières années en artiste, arpentant les scènes du monde entier.

Il fut applaudi par des publics déchaînés et reçut les louanges de la presse mondiale. Cette pièce devint un film et notre squelette obtint, à Hollywood, l'oscar du meilleur crâne dans un second rôle !

Et, croyez-moi, j'ai vu le film : c'était amplement mérité...



LE PAPARAZZI LE PLUS MAUVAIS DU MONDE !

À quoi reconnaît-on un paparazzi ? C'est très simple : le paparazzi est souvent mal rasé (il passe de longues heures à guetter l'arrivée d'une star de la chanson, de la télévision ou du cinéma, parfois des nuits entières, et son rasage quotidien laisse un peu à désirer). Le paparazzi est habillé de vêtements confortables (de loin, il pourrait faire penser à un aventurier ou un explorateur avec ses teintes beiges ou kaki et ses nombreuses poches pouvant contenir tout un attirail de survie : couteau, lampe, barres de céréales...). Le paparazzi porte évidemment des lunettes noires (il doit lui-même passer inaperçu lors de ses traques interminables et ne peut risquer d'être reconnu par des personnes connues alors qu'il est lui-même inconnu). Enfin, le paparazzi est affublé d'un appareil photo dernier cri et de nombreux zooms et téléobjectifs dont la taille rappelle plutôt celle des bazookas de la Seconde Guerre mondiale.

Comme vous le savez déjà, le paparazzi sillonne les lieux à la mode, appareil photo en bandoulière, avec l'espoir de voler le cliché d'une star qui le rendra riche et célèbre. Généralement, le paparazzi est malin, futé, apte à se cacher, à se grimer et d'une patience infinie.

Ce n'est pas le cas de Gérard Bellevue...

Avec un nom pareil, il ne pouvait échapper à ce métier, à part peut-être en devenant gérant d'un hôtel au bord de la mer.

Dès l'âge de huit ans, Gérard Bellevue était titillé par l'envie de photographier des vedettes. Hélas, dans son petit village de Saint-Saturnin-les-Girandoles, il n'y en avait pas ! Alors, il choisit les majorettes de la bourgade voisine de Montigny-sur-Bargousets, et profita d'une fête locale pour s'approcher de ces demoiselles et tenter de les prendre en photo. Malheureusement, il évalua mal la distance entre son appareil et le pas alerte des jeunes filles. Pris dans le peloton, il reçut un bâton dans l'œil gauche et une cuisse dans la joue droite. Presque assommé et momentanément borgne, il rata sa première photo mais pas son premier coquard.

À l'âge de quinze ans, profitant d'une rencontre amicale entre le club de football de son village et la fameuse équipe du FC Nantes, Gérard Bellevue espérait bien réussir son premier cliché d'une vedette du ballon rond. Pour être au plus près des acteurs du match, il se glissa dans le groupe des supporters adverses, appelés « Ultras » (ne me demandez pas pourquoi), et attendit la bonne action pour mitrailler dru. Hélas pour lui, les Nantais marquèrent le

premier but et tous les supporters hurlèrent leur joie et sautèrent dans tous les sens... sauf lui. Ses voisins le regardèrent d'un œil torve et, découvrant sous sa veste le maillot de l'équipe locale, ils voulurent le lyncher aussitôt. Gérard Bellevue ne dut son salut qu'à sa bonne pointe de vitesse et l'excès de bières ingurgitées par ses poursuivants, les faisant s'écrouler un à un sur la route dans des poses grotesques. À l'abri dans le cimetière, l'apprenti photographe, tout en reprenant son souffle, admit que le sport était vraiment dangereux pour la santé, que les supporters de foot étaient vraiment dangereux pour le sport et que sa première photographie de star attendrait encore un peu.

À vingt ans, pendant son service militaire, Gérard Bellevue eut l'idée saugrenue de prendre un cliché du président de la République lors du défilé du 14-Juillet, sur les Champs-Élysées. Arrêté par le service de sécurité, il écopa de trois ans de prison pour espionnage pour le compte du FLL, le Front de libération du Luxembourg. Plus de trente années plus tard, il continue de trouver ça bizarre car il ignorait que le Luxembourg n'était pas libre...

Après ces trois années à croupir dans une sombre geôle, nous perdons la trace de Gérard Bellevue pendant un certain temps. Des témoins jurent l'avoir croisé au Pérou, gérant d'une petite entreprise de location de pédalos sur le lac Titicaca. D'autres personnes sont sûres de l'avoir entendu chanter du Annie Cordy sur la scène d'un bouge de Macao, accompagné d'un ukulélé.

Bon, laissons de côté cette période un peu floue de la vie de notre photographe et revenons à nos moutons.

Car le démon de la photo de star n'était qu'en sommeil au creux de Bellevue, toujours enfoui dans un petit bourrelet de son corps replet. Et, à l'aube de sa trentième année, nous le retrouvons en pleine forme, appareil en bandoulière, prêt à croquer de nouveau la pomme du cliché de célébrité !

Un soir d'automne, Gérard Bellevue est au premier rang d'une salle de concerts, à l'affût et concentré pour obtenir (enfin !) une photographie de James Bloompton, le fameux chanteur obèse des Revenge Rats ! Le groupe assure le tempo, le public est en transe, les baffles crachent leur lot de décibels et, soudain, Bloompton et ses 128 kilos se jettent dans la foule. Les spectateurs réagissent aussitôt et reculent de deux bons mètres, sauf notre Gérard Bellevue, occupé à faire la mise au point d'un cliché qu'il imagine déjà faisant la une de nombreux journaux. Lorsque le rockeur boursoufflé s'écroule lamentablement sur notre paparazzi, le choc est brutal.

Un an d'hôpital fut nécessaire pour soigner Gérard, retirer l'appareil photo de son estomac et réparer tous les dégâts provoqués par le voyage de l'objet dans son corps.

Pendant trois autres années, notre ami plongea dans une profonde dépression nerveuse quand il apprit que les sucs gastriques avaient attaqué la pellicule dans son organe et que sa magnifique photographie du vol plané de la star du rock était donc perdue. Le sort semblait vraiment s'acharner sur lui !

Mais, il en fallait plus pour décourager notre paparazzi ! Un beau matin, il prit cette décision : si, à quarante ans, il n'avait pas réussi à vendre



à un journal people la photo d'une star, même floue et mal cadrée, il jetterait son appareil à la poubelle et reprendrait la ferme de ses parents dans le Berry.

Il lui restait cinq ans, il n'y avait pas de temps à perdre...

Gérard se lança à cœur perdu dans l'action et suivit des starlettes de la télé-réalité. Il parvint à prendre quelques photos croustillantes mais, hélas, le temps qu'il les apporte aux journaux, toutes ces jeunes personnes étaient déjà retombées dans un anonymat qu'elles n'auraient jamais dû quitter ! Les rédacteurs en chef refusaient inlassablement ces clichés qui filaient donc directement à la corbeille...

Une autre fois, Gérard Bellevue eut une idée de génie. Il épousa une jeune fille considérée comme la joueuse de tennis la plus brillante de sa génération. Gérard misait sur l'avenir et, en tant qu'époux, il savait qu'il ne manquerait aucun événement majeur de la vie de la future championne. Malheureusement, elle ne confirma pas les espoirs placés en elle et sa seule victoire aux Internationaux du Cantal n'ouvrit toujours pas les portes des magazines à son mari.

Gérard Bellevue s'obstinait encore et toujours. Un soir, dans un bar louche, une vieille connaissance lui proposa de rencontrer Marcel Dubout dit « Marcel aux doigts d'or », légendaire bandit du milieu parisien. Gérard accepta immédiatement et le rendez-vous fut fixé au lendemain minuit.

L'entrevue se passa très bien pour « Marcel aux doigts d'or », beaucoup moins bien pour

Gérard Bellevue, qui regagna sa maison nu comme un ver, dépouillé de tous ses vêtements, ses papiers et... son appareil photo !

Cette mésaventure fut la dernière de notre paparazzi. Il décida ce jour-là de quitter le monde cruel de la photographie de vedettes et rentra chez lui, dans le Berry.

Depuis ce jour, Gérard Bellevue vit heureux dans ses pâturages, au milieu de ses vaches et de ses poules. Il prend d'ailleurs régulièrement ses bêtes en photo. Et, ils sont si jolis, ces clichés, qu'ils sont souvent publiés dans la *Gazette de Sancoins*, célèbre hebdomadaire berrichon édité à 422 exemplaires !

Finalement, à force d'efforts et d'opiniâtreté, le paparazzi le plus mauvais du monde est quand même parvenu à publier des photos dans la presse. Bon, d'accord, ses vedettes s'appellent la Noiraude, Poupoule ou Edgar le canard, mais ce sont quand même les stars de sa basse-cour !

LA PRINCESSE LA PLUS BAVARDE DU MONDE !

Il était une fois une princesse qui s'appelait Éléonore. Elle était ravissante avec ses cheveux roux, ses taches de rousseur et ses yeux verts. Toujours habillée de robes colorées, de bracelets et colliers de pierres rares, elle vivait heureuse dans son château, entourée d'une famille aimante. Ainsi présentée, Éléonore apparaît comme une princesse parfaitement normale. Eh bien non, Son Altesse avait une particularité : elle était extrêmement bavarde ! Elle parlait tout le temps, elle causait sans arrêt, elle devisait du matin au soir, faisant passer les concierges, les coiffeurs et les chauffeurs de taxis pour de petites carpes timides.

Avoir une princesse bavarde dans un château apporte certains avantages. Permettez-moi d'en donner deux exemples...

Avantage n° 1 :

Lors des longs repas organisés en l'honneur d'un invité de marque (genre marquis, comte ou chevalier), la présence d'Éléonore permet d'égayer ces sinistres ripailles. En effet, les invités ont tendance à vouloir narrer leurs exploits de guerre ou de chasse, la tribu de brigands qu'ils ont exterminée ou le puissant sanglier qu'ils ont pourchassé à travers maquis et forêts. Reconnaissons qu'il n'y a rien de plus barbant que ces récits. On ne s'improvise pas conteur et les invités avaient rarement le talent du fameux baron de Münchhausen, personnage fantasque et admirable menteur. C'est à ces occasions que la princesse la plus bavarde du monde entrait en scène. Dès qu'un chevalier faisait mine de raconter l'un de ses triomphes, elle intervenait et la conversation prenait souvent un tour bizarre...

– Et là, je dégainai mon épée, j'éperonnai mon fidèle destrier et je fonçai sur l'ennemi, bien décidé à le réduire en charpie ! racontait le jeune et fier chevalier.

– Quelles jolies rimes, monsieur ! répliqua la princesse.

– Je vous demande pardon, Votre Altesse ?

– Vous aimez la poésie ? C'est si rare parmi les gens de votre espèce. J'en suis ravie ! Figurez-vous que, à mes yeux, les chevaliers ne sont que de vulgaires phalocrates, de sombres brutes, campés sur leurs certitudes, toujours occupés à pourfendre de pauvres innocents, à répandre le sang de créatures inoffensives. Vous n'êtes pas comme ça, monsieur ?

– Moi, non, je..., tenta de répondre le pauvre garçon.

– Fort bien, cela me réjouit. Sachez, monsieur, que vous remontez dans mon estime. Vous n'êtes pas comme vos congénères, chevaliers sans cervelle ayant pour seules préoccupations la brillance de leur armure et la date du prochain tournoi. Quand je regarde vos yeux, j'y vois une belle sensibilité, un amour infini pour la poésie et, je le crois, une attirance pour les fleurs et les sonorités désespérées de la viole de gambe. Me trompé-je ?

– Euh...

Sous les regards amusés et les sourires complices des proches de la princesse, le jeune chevalier ne savait généralement quoi répondre. Éléonore l'entraînait alors dans une discussion endiablée sur la beauté des arbres des forêts du royaume, sur les bienfaits des infusions à la camomille, sur la peinture sur soie, et le pauvre garçon oubliait ses petits succès guerriers. Tout le monde pouvait ainsi apprécier la poularde aux truffes, épargné de ces ennuyeuses vantardises.

Avantage n° 2 :

Une princesse loquace peut être aussi très utile quand un roi est insomniaque. Le père d'Éléonore, Son Altesse Urbain VI, avait tout essayé pour passer de douces nuits : compter les moutons (et les moustiques, les vaches, les vers de terre), boire toutes sortes de décoctions concoctées (pas facile à dire ça, hein ?) par les plus éminents enchanteurs (potions à base de racines amères ou de poils de corbeaux – pas simple à trouver !) ou lire l'œuvre intégrale de Gotwald, le célèbre poète viking, qui a écrit un poème épique de 4 376 vers sans une seule voyelle : sans succès. Le roi errait de longues

heures, la nuit, dans les couloirs du château à la recherche du sommeil. Un jour, sa fille décida de prendre les choses en main. Elle installa le roi confortablement dans son lit, entouré de coussins moelleux et d'édredons en plumes de canard, et commença à parler toute seule. Elle parla longtemps, très longtemps...

– Voyez-vous, père, le matin, quand je me réveille, j'adore regarder les fenêtres de ma chambre. Je pourrais rester des heures devant des fenêtres. J'observe les pierres taillées, les croisillons et les petites finitions. Je ne sais pas si beaucoup de personnes se rendent compte des difficultés que doivent rencontrer tous ces artisans pour la réalisation de nos ouvertures. Ils subissent également les changements de température et la pluie glaciale qui s'abat régulièrement sur le pays. Quand on sait que le climat...

Après vingt-sept minutes de monologue sur les fenêtres, la princesse bavarda trente-deux minutes sur la porte de la chambre et une heure douze sur l'escalier de la tour carrée. Enfin, c'est ce que l'on raconta au roi le lendemain matin. Il avait lâché prise depuis longtemps et s'était endormi comme un bébé, paisiblement dans ses draps. Depuis cette nuit-là, Éléonore est souvent chargée du sommeil du roi. Aucun effort pour elle, seule princesse au monde à pouvoir causer deux heures sur la fabrication d'un pot de chambre en émail et une demi-journée sur la reproduction du coq de bruyère.

Cela dit, chaque médaille ayant son revers, il est important de dire qu'une princesse bavarde apporte aussi son lot d'inconvénients et de menus tracas. En voici également deux...

Problème n° 1 :

À l'occasion de fêtes ou de spectacles, la curiosité et les bavardages de la princesse ont entraîné des tas d'accidents. Par exemple, quand Éléonore commentait les prouesses d'un jongleur avec ses balles, celui-ci se déconcentrait et les recevait régulièrement sur le crâne. Quand Éléonore dévoilait tous ses tours de magie, un prestidigitateur fondait en larmes et se jetait dans les douves remplies d'une eau glaciale. Ces petits incidents étaient sans gravité, sauf quand le magicien ne savait pas nager...

Mais, on m'a aussi raconté un événement plus embêtant : un soir, un dresseur se présenta avec un ours énorme, aux pattes démesurées. Il tenait l'animal avec une laisse en cuir.

– Votre Majesté, mesdames et messieurs, commença le dresseur, je vous présente le plus terrible des ours d'Europe : Gaétan !

Comme à son habitude, Éléonore ne put s'empêcher d'intervenir.

– Quel bel animal ! Quelle force ! Quelle prestance ! Il s'agit bien d'un spécimen issu de la grande famille des plantigrades, n'est-ce pas ?

– Euh, sans doute..., se hasarda le dresseur.

– Mais oui, les plantigrades, les mammifères qui marchent sur toute la plante des pieds, et non sur les seuls doigts ! Nous, les humains, sommes des plantigrades. Ainsi que les blaireaux et les rats laveurs. Et il ne faut surtout pas les confondre avec les digitigrades !

– Ah ? questionna le dresseur.

– Ce serait une grave erreur ! Un digitigrade



est un animal qui marche sur ses doigts et ses pouces, comme, comme... ?

– Le crapaud ?

– Vous n’êtes qu’un fieffé abruti, mon cher dresseur ! Le crapaud n’est pas un digitigrade mais un batracien, j’y reviendrai plus tard. Les canidés, les camélidés et les félidés sont tous des digitigrades !

– ...

– Loup, renard, chien, chat, chameau, lion et j’en passe ! Revenons aux batraciens...

Le monologue d’Éléonore dura plusieurs heures et elle n’oublia aucune famille animale : ongulés, rongeurs, insectes, cétacés... La majorité de l’assistance s’était assoupie depuis belle lurette, le roi ronflait comme un sonneur, et soudain l’ours, sans doute affamé, arracha sa muselière, tira sur la laisse et dévora une bonne moitié du dresseur. La soirée finit en queue-de-poisson et l’histoire ne dit pas ce qu’il advint de l’autre moitié du dresseur !

Problème n° 2 :

Cette pipelette de princesse apporte aussi son large choix d’ennuis dans les cuisines du château. Combien de coquelets aux olives calcinés, à cause des dizaines de questions posées par Éléonore. Combien de sorbets au cassis fondus, à cause des centaines de remarques lancées par Éléonore. Combien de bouillons de légumes évaporés, à cause des milliers d’anecdotes racontées par Éléonore. À la cour, tout le monde avait pris l’habitude de manger une cuisine assez originale : trop grillée, trop cuite ou trop froide...

Maintenant que vous en savez plus sur la princesse la plus bavarde du monde, vous devez vous demander où je veux en venir ? Pourquoi s’attarder sur ce qui peut être une qualité comme un défaut ? Cela dépend bien sûr des circonstances. Certes, vous avez raison...

Mais tout ceci n’était en fait que pour vous préparer à recevoir une magnifique nouvelle : la princesse Éléonore se marie !

Non, vous ne rêvez pas ! La fête sera somptueuse, le repas fin et gouteux, la robe toute de broderies et de pierres précieuses !

Pardon ? Le mari ? Il s’agit de Gonzague de La Humolière de Chabanais, cinquième du nom. Un beau jeune homme, aux cheveux d’un noir de jais, aux yeux pétillants et aux nombreux titres : prince des Hauts-Chênes, marquis du Bourg-Joli, duc d’Étamines-de-Montjoie et chevalier de La Motte-aux-Cochons. Pas mal, non ?

Un petit détail... Il est aussi LE PRINCE LE PLUS SOURD DU MONDE !

Ces deux-là étaient vraiment faits pour s’entendre...

Pedro le fennec ne manque pas d'imagination pour répondre à tous ceux qui lui rebatent les oreilles avec la taille des siennes, au point de mériter le titre de fennec le plus menteur du Sahara.

Un matin, un fermier découvre qu'une de ses poules a une dent et soudain tout s'emballé !

L'heure est grave alors que débute la 2 307^e réunion annuelle des fantômes d'Écosse. Leur réputation risque de souffrir depuis que l'un d'entre eux a peur du noir. Et aussi des coccinelles.

Un squelette, une princesse, un enfant, un troll, une sorcière, autres héros de cette douzaine de curieuses histoires, rivalisent pour être respectivement les plus joueur, bavarde, ennuyeux, crétin et coquette du monde.

Le FENNEC le PLUS MENTEUR du MONDE



9 782358 711050 14 €